

## CHAPITRE IX.

### Affaire de Samkeuï-Deulluk.

(Voir croquis n.° 9.)

La levée du blocus fournit aux Kémalistes l'occasion de chanter victoire; ils colportent partout leurs succès, et prédisent que bientôt nous serons battus définitivement et rejetés d'Aïn-Tab; ils cantonnent dans les villages de la vallée du Sinek-Déré : Samkeui, Deulluk; Kara-Heuyuk; dans ceux de la vallée du Sadjour : Hadjar, Kizil-Hissar, et aussi dans la région de Nizib; enfin, des renforts venant d'Ourfa sont signalés sur l'Euphrate vers Biredjik et Djirablouse.

Il peut être très utile d'essayer d'accrocher et de battre ces divers rassemblements; la colonne possède maintenant toutes ses forces réunies, et avant qu'un nouveau convoi de ravitaillement soit organisé, on décide d'exécuter une première tournée dans la vallée du Sinek-Déré. La colonne légère, organisée à cet effet, comprend :

Quatre bataillons de tirailleurs algériens;

Un escadron de spahis;

Une batterie et demie de 75;

Une batterie et demie de 65.

La défense de nos positions d'Aïn-Tab, ville et bivouac, reste assurée par :

Deux bataillons de Sénégalais;

Deux compagnies et une compagnie de mitrailleurs d'infanterie coloniale;

Une batterie de 75;

Une demi-batterie de 155;  
Un escadron de spahis,  
sous le commandement du lieutenant-colonel Abadie,  
commandant la zone.

La colonne légère, commandée par le lieutenant-colonel Andréa, part d'Aïn-Tab le 21 août, à 3 heures, en direction générale nord-ouest; l'avant-garde enlève, avant le jour, les crêtes est d'Ibrahimli, tenues par un détachement de réguliers, qui, après un combat d'une demi-heure, retraite vers l'ouest; elle progresse ensuite en direction d'Erikdge et arrive sans autre incident à Samkeuï.

La flanc-garde de gauche engage une lutte qui dure deux heures contre un détachement turc retranché sur les crêtes d'Ispatine, l'oblige à abandonner ses positions et le poursuit par ses feux d'artillerie aussi loin que possible, elle gravit ensuite les hauteurs nord de Mezré, et descend dans la vallée du Sinck-Déré, à l'ouest de Samkeuï.

La flanc-garde de droite ne trouve de la résistance qu'au sommet du Deulluk-Baba où une de ses compagnies engage vaillamment la lutte contre deux cents irréguliers très bien retranchés; ceux-ci sont rejetés vers l'est et la flanc-garde vient ensuite prendre position sur les crêtes du Marabout de Samkeuï.

Le bivouac, pour toute la colonne, est établi à proximité même du village; des perquisitions sont faites dans les maisons, car Samkeuï est le poste de commandement du quartier général du corps d'armée turc de Marache; les quelques vieillards qui sont restés dans le village racontent que les officiers et soldats nationalistes, surpris par notre attaque, se sont enfuis dès la pointe du jour, abandonnant leurs approvisionnements et leur matériel. Nous ramassons, en effet, une centaine d'obus de 105 et de 77, des

douilles de 105 non percutées, 12.000 cartouches en caisses, un appareil télégraphique, un fanion de commandement, un chargement de vivres d'une dizaine de voitures, 40 tonnes d'orge et de blé et le matériel de popote des officiers de l'état-major.

Les archives saisies indiquent que l'artillerie du corps d'armée est actuellement de sept pièces et qu'elle va être renforcée sous peu; enfin, de nombreuses dépêches signalent au commandement kémaliste les difficultés éprouvées par les détachements pour se ravitailler dans le pays.

Le 22 août, la colonne poursuit son opération en prenant le Sinek-Déré comme axe de marche et pour objectifs les cantonnements ennemis de Deulluk et Kara-Houyuk.

L'avant-garde disperse quelques petits groupes qui laissent quelques tués sur le terrain; la flanc-garde de gauche est vivement accrochée par l'artillerie ennemie, quand elle arrive sur la croupe ouest de Kara-Héuyuk; son artillerie de montagne riposte et, sous sa protection, la flanc-garde pousse sur Kuskundjuk; devant ce mouvement, les Turcs ne tiennent pas et retraitent vers le nord; nos unités se rabattent alors sur les villages de Kara-Heuyuk et Etébêy, qu'elles trouvent évacués.

La flanc-garde de droite prend pour objectif le Deulluk-Baba, où elle se heurte à un détachement mixte de réguliers et d'irréguliers; ceux-ci sont rejetés sur Beyler-Beylié et laissent entre nos mains plusieurs morts et deux prisonniers.

A la nuit, la colonne bivouaque à Deulluk, sauf la flanc-garde de droite qui reste en position sur le Deulluk-Baba; la fouille du village nous met encore en possession de quelques approvisionnements laissés par les nationalistes.

Le 23 août, le détachement rentre à Aïn-Tab par Beyler-Beylié; la flanc-garde de gauche seule est accrochée sur les hauteurs, 2 kilomètres nord de la ville, par un fort groupe turc, que l'artillerie de la garnison oblige bientôt à rentrer dans ses fortifications. Les bataillons et autres unités reprennent sur le plateau du Marabout les positions qu'ils occupaient avant le départ.

Les pertes, pendant ces trois jours, sont de onze morts et vingt blessés.

Cette petite opération, au cours de laquelle l'ennemi, battu, a été obligé de quitter ses cantonnements en abandonnant ses munitions et ses approvisionnements, ne peut être que salutaire à notre action politique dans le pays; les villageois, circonvenus par une propagande active des nationalistes, dans laquelle on leur démontre notre faiblesse, savent maintenant à quoi s'en tenir sur la véritable force des réguliers kémalistes et nul doute que l'enrôlement des irréguliers ne soit dorénavant plus laborieux qu'autrefois.

Le service des renseignements apprend que l'attaque du 17 août sur notre blocus, a été menée par trois bataillons de réguliers; un millier de Tchétés et quatre canons, et que, d'autre part, cinq autres bataillons, se trouvant actuellement dans la région de Biredjik, doivent sous peu renforcer les premiers.

Mustapha-Kémal pacha a télégraphié à ses représentants les ordres suivants :

1° Continuer la résistance à Aïn-Tab, où des renforts importants vont arriver en provenance d'Ourfa et de Diarbékir;

2° Créer de l'agitation dans le caza de Killis; occuper la garnison française de Katma par de fré-

quents incidents sur la voie ferrée; isoler le poste du Sadjour et entraver le ravitaillement d'Aïn-Tab;

3° Exciter la population d'Alep à la rebellion, de manière à empêcher les Français de dégarnir la garnison pour se porter au secours d'Aïn-Tab.

On apprend également que le 17 août il y a eu, en ville turque, un commencement de sédition populaire en faveur de la paix, un drapeau blanc aurait même été arboré au Souk, mais l'élément militaire s'est rapidement rendu maître de la situation. Les notables et les fonctionnaires excitent, par tous les moyens, l'animosité du peuple contre les Français; une trentaine d'hommes de la classe moyenne ont été emprisonnés pour propagande antinationaliste; et de plus en plus l'autorité passe entre les mains des chefs militaires kémalistes.

#### **Affaire de Kizil-Hissar.**

(Voir croquis n° 9.)

Le départ du deuxième convoi-navette de ravitaillement est fixé au 26 août, l'escorte est de un bataillon, doublé par 500 Sénégalais rapatriables, bien encadrés et pouvant tenir lieu et place d'un bataillon, donc, au total, deux bataillons, un escadron de cavalerie, une batterie de 65.

Les campements ennemis de la vallée du Sadjour sont toujours signalés vers Kizil-Hissar et Hadjar; on profite de cette circonstance pour accompagner le convoi jusqu'à la plaine de Sazguine et exécuter ensuite une opération sur les villages cités plus haut. A cet effet, une colonne légère de la composition ci-après est constituée le 25 :

Trois bataillons de tirailleurs algériens;

Un escadron de spahis;  
Une batterie de 75;  
Une batterie de 65.

Le 26 au matin, convoi et colonne partent d'Aïn-Tab; la colonne flanque à gauche le convoi-navette jusqu'à Néfac; à partir de ce village, le convoi se dirige sur Ikis-Kouyou, où il doit bivouaquer, et la colonne marche sur Kizil-Hissar, où elle arrive sans avoir essuyé un coup de feu; le bivouac est installé sur la rive droite du Sadjour et des réquisitions en orge sont exercées dans les villages environnants.

Le Mouktar et l'Iman de Kizil-Hissar viennent apporter leur soumission; ils déclarent reconnaître le mandal français et nous demandent protection contre les Tchétés et les irréguliers qui pillent la population et enrôlent de force les jeunes gens. Ils indiquent que ce matin même, une bande de 400 Tchétés, commandée par Sadik Effendi, propriétaire du village de Tel-Baschar (5 à 6 kilomètres sud-ouest d'Ikis-Kouyou), était encore à Kizil-Hissar et qu'un groupe de 200 réguliers avec deux canons occupait Hadjar; les deux détachements devaient attaquer le convoi-navette, mais l'arrivée de notre colonne les a empêchés de mettre leur projet à exécution; ils se sont repliés vers le nord.

L'ennemi n'est pas allé bien loin; un peu avant la nuit son artillerie, installée sur le massif du Balli-Caïa, envoie sur le bivouac une cinquantaine d'obus qui nous blessent quatre hommes.

Le terrain sur lequel les nationalistes se sont retirés est difficile d'accès et de parcours; il n'existe que des sentiers à peine muletiers; nos pièces de 75 ne peuvent y circuler; en conséquence, les dispositions suivantes sont prises pour la journée de demain:

1° Un détachement de deux bataillons, un escadron et la batterie de montagne attaquera le Balli-Caïa à la pointe du jour, un bataillon sur 976, l'autre sur 959, ce dernier se flanquera par une compagnie dans la vallée du Sadjour, vers 853;

2° Le 3° bataillon et la batterie de 75 s'organiseront au bivouac de Kizil-Ilissar en vue de soutenir des attaques qui pourraient venir de l'ouest et du sud; la batterie aura, en outre, pour mission d'accompagner l'attaque du détachement mobile sur le Billi-Caïa et de protéger son repli sur le bivouac, vers la fin de la journée.

Le 27 août, à 3 heures, le mouvement est déclenché; comme toujours, l'ennemi a été averti par ses nombreux guetteurs; il a pris à temps ses dispositions pour une retraite sur 1.069; il n'essaya même pas de nous empêcher de monter sur le Balli-Caïa, mais, lorsque nous y arrivons, il canonne nos tirailleurs avec son artillerie, pendant une vingtaine de minutes; puis, comme notre progression se continue quand même, il charge ses pièces sur les mulets et se retire tout à fait.

Le détachement mobile poursuit jusqu'à la route de Nizib; mais il ne peut songer à aller plus loin: l'ennemi continuera à fuir en se maintenant toujours à 4 ou 5 kilomètres de nous; il n'acceptera pas davantage le combat sur une autre position; sa tactique consiste à nous harceler sans se laisser accrocher; il a sur nous l'avantage d'une plus grande mobilité, parce qu'il vit sur le pays et qu'il n'a pas besoin de convois, tandis que nous sommes rivés aux nôtres, ce qui alourdit beaucoup. Aussi, il nous sera toujours très difficile, sinon impossible, d'obtenir une bataille rangée et de faire beaucoup de mal à notre adversaire.

Dans la soirée, le détachement de manœuvre rentre au bivouac de Kizil-Ilissar et le lendemain la colonne entière retourne à Aïn-Tab. Pendant notre absence, la garnison a été bombardée par le 105 turc qui a tiré une quarantaine d'obus sur le collège américain et le réduit de la zone.

Le 30 août, le convoi-navette rentre à Aïn-Tab, son passage dans les défilés Néfac-Nurghane est facilité par une manœuvre de deux bataillons envoyés, partie sur 853, partie sur la croupe nord de Peirki; ces unités délogent du Balli-Caïa 200 à 300 Tchétés qui laissent une trentaine de morts sur le terrain.

Le convoi ramène un renfort d'un bataillon de tirailleurs algériens, en réalité ce renfort ne fait que compenser la perte des 500 Sénégalais rapatriés; la colonne comprend donc maintenant : sept bataillons de tirailleurs algériens et sénégalais et deux compagnies et une compagnie de mitrailleuses d'infanterie coloniale : force encore insuffisante pour entreprendre le blocus et assurer les escortes des convois de ravitaillement.

On recueille quelques renseignements intéressants : le lieutenant turc Arlan Bey, commandant la zone sud de la ville d'Aïn-Tab, a déclaré à un Arménien que des forces kémalistes importantes doivent arriver sous Aïn-Tab avant huit jours, envoyées par le corps d'armée de Diarbékir, par la voie Malatia, Albistan, Marache; ces forces seraient constituées par la division de Mardine, à l'effectif de 8.000 hommes et de plusieurs batteries, dont une lourde, sous le commandement du colonel Kenan-Bey commandant la division.

Dans Aïn-Tab, le manque de farine se fait sentir surtout dans la population pauvre, qui, pour vivre, maraude dans les jardins, pendant la nuit; les Turcs



travaillent constamment à renforcer leurs organisations défensives; ils construisent des abris couverts en prévision d'une campagne d'hiver. Le colonel Irfan-Bey, accusé de francophilie, a été relevé de ses fonctions par le colonel Euz Démir dont l'origine n'est pas connue. Ce dernier, au cours d'une conférence faite aux officiers, a insisté sur l'importance de la question « Aïn-Tab » pour la politique générale de la Turquie. « C'est un suprême effort que nous devons fournir, a-t-il dit; notre victoire d'Aïn-Tab fera revivre pour nous toute la question syrienne. »

Tous ces renseignements annoncent une lutte encore longue.

#### **Colonne de Nizib.**

(Voir croquis n° 9.)

En vue de battre et refouler les rassemblements ennemis signalés dans la région de Nizib, et aussi de vérifier la valeur des renseignements sur la présence de grosses forces kémalistes vers Biredjik et Rum-Kalé, une grosse colonne est organisée à Aïn-Tab le 31 août; elle comprend :

- Quatre bataillons de tirailleurs algériens;
- Un bataillon de tirailleurs sénégalais;
- Une batterie et demie de 75;
- Une batterie et demie de 65;
- Un canon de 155;
- Deux escadrons de spahis;
- Une section du génie;
- Une ambulance.

La compagnie du train, avec toutes les voitures disponibles, pour ramener de l'orge dont nous manquons.

On emporte sept jours de vivres.

La colonne, commandée par le lieutenant-colonel Andréa, quitte Aïn-Tab le 1<sup>er</sup> septembre, à 3 heures; elle se met en marche dans la formation habituelle, chaque face forte d'un bataillon et d'une demi-batterie d'artillerie de montagne pour les flancs-gardes, de 75 pour l'avant-garde et l'arrière-garde; la cavalerie, moins un peloton détaché à l'avant-garde, marche rassemblée au gros, prête à remplir les missions spéciales que les circonstances demanderaient.

Nous atteignons assez facilement le col, 2 kilomètres est d'Aïn-Tab; mais lorsque l'avant-garde débouche de l'autre côté, elle est accueillie par un feu de mousqueterie nourri auquel se joint celui de plusieurs mitrailleuses, installées à 1.500 mètres sur une petite ride du terrain, perpendiculaire à notre direction de marche. La section de 75 de l'avant-garde prend ces mitrailleuses à partie pendant que l'infanterie, en formation très diluée, progresse très bravement; les fantassins ennemis n'attendent pas, ils abandonnent leurs positions et retraitent vers l'est.

Mais l'artillerie turque entre en action et cherche à atteindre notre batterie; cette dernière continue sa mission d'appui de l'infanterie et c'est la batterie du gros qui contrebat les pièces adverses; pendant près d'une demi-heure, la lutte d'artillerie est très vive; mais la batterie turque cesse brusquement son tir dès qu'elle aperçoit le mouvement de notre flanc-garde de droite, qui se dirige, par Ourum-Evlic, sur la crête à l'est de ce village, vers le flanc gauche de la position turque. Les nationalistes se retirent rapidement, laissant sur place leurs munitions que nous chargeons sur nos voitures en passant.

Nous atteignons Sinan, ordinairement occupé par les états-majors des bandes de Tchétés; le village est

complètement vide; il ne reste absolument rien dans les maisons. Nous poursuivons plus à l'est par une chaleur accablante et sommes obligés de pousser jusqu'à Giaour-keui pour trouver de l'eau; la troupe est fatiguée par cette journée de combat et par l'étape très longue (35 kilomètres).

Nos pertes sont de un tué et six blessés; deux prisonniers restent entre nos mains; ces prisonniers disent qu'au combat de ce matin, les forces turques étaient de un millier d'hommes environ, répartis sur un large front; les réguliers, peu nombreux, sont employés à servir quatre canons de montagne, les Tchétés (irréguliers) constituent l'infanterie; en outre, une centaine de cavaliers servent d'éclaireurs et renseignent les bandes.

Le 2 septembre, la colonne, fatiguée de la veille, ne fait qu'une toute petite étape; elle s'arrête à proximité du village d'Orul, centre de propagande kémaliste. Le mouktar et les notables viennent au bivouac présenter une attestation de bonne conduite délivrée par le colonel Normand, qui a passé par là en avril dernier. Ils déclarent, en outre, qu'ils sont heureux de ce que leur pays soit placé sous le mandat français, car ils savent qu'ils seront traités par nous avec justice; ils réclament une garnison pour les protéger contre les nationalistes; eux seuls ne sont pas assez forts pour se défendre, et sont en conséquence obligés d'obtempérer aux réquisitions qui leur sont demandées.

Il leur est répondu que les Français ne peuvent pas disperser leurs forces par petits paquets; tous les villages réclament des garnisons, il n'est pas possible de leur donner satisfaction; ce n'est d'ailleurs pas ce moyen qui permettra de battre et de refouler les nationalistes; il faut au contraire agir avec de fortes

colonnes comme nous le faisons en ce moment. D'ailleurs, si la population savait, et surtout si elle voulait s'organiser, et aider l'action des Français, les Tchétés et les Kémalistes ne pourraient plus rien dans le pays. Les notables en conviennent, mais, répondent-ils : « Nous ne trouverions pas de chefs pour nous commander, et puis, nous ne sommes pas bien armés et nous n'avons pas assez de munitions. »

Tout cela est parfaitement exact.

Le 3 septembre, notre marche se continue sur Nizib, où nous arrivons dans la matinée sans avoir eu à combattre; les notables viennent au-devant de la colonne et nous présentent la soumission de la ville; rendez-vous leur est donné au konak pour une heure plus tard.

En attendant, on procède à l'encerclement de la ville (8.000 habitants), pour mieux assurer la surveillance de la population, assez suspecte; l'état-major de la colonne, escorté par un escadron de spahis, fait son entrée dans la ville, bien accueilli par les habitants qui saluent respectueusement.

Au konak, les notables sont présentés par un major turc, qui déclare relever de Constantinople et n'avoir aucune relation avec les Kémalistes; les autorités qui normalement gouvernent la ville et le canton se sont enfuies ce matin à l'approche de la colonne française. Ces autorités sont révoquées et remplacées par des fonctionnaires de notre choix, ces nominations sont bien accueillies par les notables présents.

Le nouveau mudir (1) déclare que la population de Nizib désire vivement le retour de la paix et qu'elle compte sur le contrôle français pour amener la jus-

---

(1) Chef de canton.

lice, surtout en matière d'impôts, lesquels pourront enfin servir au développement du pays, au lieu de rester dans les poches des fonctionnaires, comme cela se fait sous l'administration ottomane. Il remet ensuite une pièce signée par les notables et chefs de quartiers, établissant la reconnaissance du mandat français par la ville de Nizib, et nous prenons congé.

Le 4 septembre, le demi-régiment de cavalerie est envoyé en reconnaissance en direction de Biredjik; il explore jusqu'à l'Euphrate et visite un grand nombre de villages sans rien rencontrer de suspect. Des interrogatoires auxquels il a procédé, il ressort qu'il n'y a pas de grosses forces kémalistes à Biredjik, pas plus qu'à Rum-Kalé; ces renseignements sont d'ailleurs confirmés par le mudir qui fixe de 200 à 300 hommes seulement la garnison de chacune de ces deux villes.

Une enquête, faite sur les agissements du major turc actuellement à Nizib, établit que cet officier n'a jamais commandé de troupes contre nous; toutefois, quoique à la solde du sultan de Constantinople, il n'en a pas moins recruté des hommes pour les formations nationalistes. Il lui est, en conséquence, signifié que ses fonctions n'ont plus de raison d'être dans un pays placé sous le mandat français et qu'il va être dirigé sur Alep où le général commandant les troupes françaises examinera son cas.

La colonne a rempli la mission qu'elle s'était donnée; elle sait que les troupes régulières turques annoncées plusieurs fois, comme stationnant sur l'Euphrate, n'existent pas ou du moins n'y sont pas encore arrivées. D'autre part, nous avons reçu la soumission de la ville de Nizib et celle de plusieurs villages; les fonctionnaires kémalistes ont été révoqués et remplacés par d'autres de notre choix; il est à pré-

sumer que ces derniers ne resteront pas longtemps en place et qu'ils seront révoqués à leur tour, lorsque les nationalistes reviendront, c'est-à-dire aussitôt après notre départ; mais, tout de même, cette fuite des Kémalistes devant nos forces, la bonne conduite de nos hommes, et le payement intégral de nos réquisitions ne peuvent que nous rendre sympathiques à la population, à laquelle une propagande étrangère nous a toujours représentés comme des pillards, des incendiaires et des destructeurs de foyers et de religions.

A défaut de bataille rangée, que nos adversaires nous refusent, nous avons au moins la satisfaction de nous faire apprécier par les habitants du pays placé sous notre mandat, ce qui contribuera sans aucun doute à consolider notre situation.

Le 5 septembre, nous retournons bivouaquer à Orul, et le lendemain nous nous portons sur le village de Tel-Baschar, propriété du chef de bande Sadik Effendi. Au cours de la marche, la colonne se heurte à un fort parti turc installé sur les crêtes est de Kizil-Hissar, une manœuvre enveloppante, amorcée par les flancs-gardes, fait retraiter l'ennemi vers le nord; notre cavalerie harcèle les fuyards dont beaucoup tombent sous nos coups, et réussit à en capturer une dizaine.

La colonne arrive sur les terres de Sadik Effendi; elle bivouaque dans le triangle : Tel-Baschar, Meze-reï, Zramba; un bataillon est envoyé dans chacun de ces villages pour y perquisitionner; une vingtaine de fusils sont ramassés, et on fait main basse sur 60 tonnes d'orge, une centaine de bœufs et 500 moutons appartenant à Sadik; il est expliqué aux rares habitants restés dans les maisons que c'est là une punition infligée à leur propriétaire, en raison de son al-

liance avec les nationalistes, et nous leur recommandons de lui dire qu'il n'aura plus rien à craindre des Français à partir du jour où il fera sa soumission.

Les prisonniers déclarent que les forces ennemies auxquelles nous avons eu à faire ce matin étaient de un millier d'hommes et quatre canons; dès que l'artillerie française a commencé à tirer, les bandes se sont dispersées par petits groupes sans que leurs canons aient tiré un seul obus; le moral serait très bas chez les Tchétés, les enrôlements ne peuvent se faire que par la force et les désertions sont nombreuses bien que sévèrement punies.

Le 7 septembre, nous faisons route sur Aïn-Tab, aucun incident jusqu'à Nurghane; à cet endroit, les cavaliers de pointe signalent que des mitrailleuses turques, installées sur les crêtes ouest d'Ouroum-Evlic, battent le débouché du défilé sur les jardins d'Aïn-Tab, par où doivent passer les voitures. Ordre est envoyé à un bataillon de tirailleurs de prendre en flanc la position ennemie en l'abordant par Pierki; son mouvement est appuyé par une batterie de 75, qui a pu repérer les emplacements de mitrailleuses et qui les oblige à une fuite précipitée vers la ville; le bataillon reste en place jusqu'au passage de la dernière voiture. Il faut encore faire agir le 155 sur les retranchements de la lisière ouest d'Aïn-Tab, où d'autres mitrailleuses essayent de gêner le passage du convoi, une dizaine de gros obus les réduisent au silence et la colonne s'écoule ensuite tranquillement jusqu'au plateau du marabout où elle reprend ses emplacements de bivouac.

Nos pertes du 1<sup>er</sup> au 7 septembre sont de 3 tués et 13 blessés; nous ramenons 11 prisonniers.

Pendant notre absence, la garnison d'Aïn-Tab a

été bombardée le 1<sup>er</sup> septembre, jour où elle a reçu une centaine d'obus de 77 et quarante obus de 105; immédiatement après cette préparation, les Turcs ont déclanché deux attaques : l'une sur la ferme des Spahis, l'autre sur la maison du cheik, les deux assauts ont été repoussés, et, depuis, les nationalistes de la ville n'ont plus tenté d'autres actions.

Le jour même de notre retour, une nouvelle sommation est adressée aux autorités turques; celles-ci répondent que la ville ne peut se soumettre puisque la population voit, par ses propres yeux, les positions françaises bombardées par les canons nationalistes. Comme le mutessarif déclare dans sa réponse qu'il n'y a pas de troupes kémalistes dans la ville d'Aïn-Tab, il lui est envoyé la lettre suivante :

I. — Le traité de paix signé par la Turquie a placé Aïn-Tab sous le mandat français; aucun Turc ne l'ignore à l'heure actuelle. Tous ceux, civils ou militaires, qui s'opposent à l'exécution du traité sont donc des rebelles.

II. — C'est avec le plus grand regret que nous bombardons une ville où se trouvent tant d'innocents, mais le chef des troupes turques qui nous combattent, Euz-Deinir, est dans la ville avec la plus grande partie de ses troupes; qu'il sorte avec ses forces et qu'il accepte le combat en rase campagne au lieu de les abriter dans les mosquées ou sous le croissant rouge.

III. — Le bombardement ne cessera que lorsqu'il n'y aura plus un seul coup de fusil tiré de la ville.

---



## CHAPITRE X.

**PÉRIODE DU 8 SEPTEMBRE AU 20 NOVEMBRE 1920.**

### **Situation au 8 septembre.**

Les faits qui se sont déroulés au cours de la période précédente prouvent :

1° Que les forces de la colonne sont insuffisantes pour assurer, à la fois, le blocus de la ville et les escortes nécessaires à la protection des convois de ravitaillement;

2° Qu'une colonne unique ne peut que rejeter les bandes devant elle, sans leur faire beaucoup de mal, puisque ces bandes refusent toujours le combat et se retirent avant qu'on ait pu les manœuvrer. Pour arriver à battre et détruire les forces kémalistes de l'extérieur, il faudrait pouvoir disposer, comme nous l'avons déjà dit, de plusieurs fortes colonnes, partant de points différents et dont les opérations, bien coordonnées, tendraient à encercler les gros ennemis.

Or, les différentes demandes de renfort n'ont pu recevoir satisfaction; la 2<sup>e</sup> division n'a plus un seul bataillon disponible; car, si Aïn-Tab reste son principal théâtre d'action, il n'en est pas moins vrai que les ordres d'Angora sont parfaitement exécutés et que le harcèlement, commandé par Mustapha Kemal pacha, s'exerce sur toute l'étendue du territoire de la division. Le général de Lamothe fait face aux difficultés, en payant souvent d'audace, en ne gardant, par exemple à Alep, que quelques petites unités, pour

bien montrer aux Turcs de la ville qu'il a encore des hommes; mais, en réalité, ces forces seraient insuffisantes pour réprimer un soulèvement, s'il se produisait dans cette grande ville. Tout ce qui est disponible est envoyé à Killis, à Meïdan-Ekbès, à Deir-ez-Zor, à Membidj, etc..., c'est-à-dire partout où il y a des troubles.

Donc, impossibilité matérielle de nous renforcer à Aïn-Tab, et, en conséquence, impossibilité pour nous de reprendre le blocus ou de constituer plusieurs colonnes pour détruire les forces ennemies de l'extérieur.

Que nous reste-t-il donc à faire?

D'aucuns ont conseillé une attaque de vive force sur la ville.

Dès le premier jour de notre arrivée à Aïn-Tab, cette action a été envisagée; elle a été étudiée à fond entre chefs de toutes armes; les fortifications turques ont été relevées minucieusement par des officiers compétents et consciencieux; des coups de sonde par concentration de feux ont été exécutés; les renseignements du commandant de la zone, du commandant du groupe arménien et ceux des informateurs ont été analysés, et la conclusion a été qu'une attaque de vive force, en l'état de nos faibles moyens en artillerie, n'avait pas pour elle toutes les chances de réussite.

Arriverait-on encore à prendre pied dans les retranchements de la périphérie de la ville, qu'il serait impossible de progresser dans le fatras des ruelles étroites dont est composée une ville turque, et en particulier Aïn-Tab.

D'autre part, l'avis des chefs d'infanterie, qui tous ont fait la guerre en France, est que l'opération nous coûterait fort cher en hommes.

Dans ces conditions, l'idée d'une attaque de vive force a été écartée délibérément.

Que faire alors?

Nous armer de patience, continuer à harceler nos ennemis de la ville et empêcher autant que faire se peut l'entrée des ravitaillements.

Il est impossible aux nationalistes de faire rentrer quoi que ce soit en ville pendant le jour; du plateau du marabout, notre artillerie commande toutes les directions et le plus petit convoi ne peut s'approcher. Ce n'est que pendant la nuit que les Turcs peuvent se ravitailler, bien que notre harcèlement se fasse aussi la nuit et à des heures toujours différentes; mais, tout de même, de petits groupes d'animaux chargés peuvent passer; toutefois, ce ravitaillement ne peut être qu'infime en regard des énormes besoins des 40.000 Turcs de la ville.

Dans de telles conditions, si les forces extérieures, toujours grossissantes, dit-on, n'arrivent pas à nous rejeter, on obtiendra sûrement la reddition de la ville quand elle aura faim; ses stocks en vivres ne sont pas énormes; comme l'on se bat autour d'Ain-Tab depuis le commencement de l'année, les habitants n'ont pu renouveler leurs provisions et les autorités accumuler des réserves. D'après des Arméniens qui connaissent bien la situation, la résistance ne pourra guère se prolonger au delà de deux ou trois mois.

Notre parti est donc pris : redoublement du harcèlement et patience!

Mais, nous, aussi, devons vivre, et ce n'est pas une petite affaire que de ravitailler 6.000 hommes et 2.500 animaux en toutes choses : vivres, munitions, habillement, matériel; impossible de trouver quoi que ce soit sur le pays; il faut tout apporter de la gare d'Agt-

ché-Kouyouli, où la division envoie les demandes de la colonne.

En outre, il est indispensable de constituer des approvisionnements pour permettre d'interrompre les convois lorsque arrivera la mauvaise saison, pendant laquelle la piste du Sadjour est impraticable aux voitures. Après calculs, il ne faut pas moins d'un convoi par semaine pour être à même de réaliser nos projets dans de bonnes conditions; chaque convoi apportant neuf jours de vivres, dont sept sont consommés et deux mis en réserve.

On entre alors dans cette période des convois hebdomadaires qui a été tourmentée bien souvent et qui, à deux reprises, au moins, a été marquée par des engagements où nos troupes, bien inférieures en nombre, ont fait preuve de la plus belle bravoure et d'une endurance vraiment admirable. Nous en reparlerons plus loin.

Dès le 8 septembre, notre harcèlement se faisant plus intense, les Turcs ripostent dans la journée même par un bombardement de nos positions par 105 et 77. Le lendemain, avant le jour, une reconnaissance, forte de deux bataillons, une batterie de 65 et un escadron, est envoyée en direction route de Marache, pour essayer de surprendre et de capturer la pièce de 105 qui tire sur les bivouacs.

Le détachement pousse jusqu'à Samkeuï, sans rencontrer de résistance; il rapporte le renseignement suivant : l'ennemi a établi sa surveillance sur la ligne des hauteurs Deulluk-Baba, col-route de Marache, Erikdjé et Ispatrine, soit à environ 8 à 10 kilomètres d'Aïn-Tab; des traces d'occupation récente ont été relevées, bivouac frais des chevaux, étuis de cartouches non rouillés, marmites de soupe inachevées, indices d'une retraite précipitée devant la reconnais-

sance. L'emplacement de tir de la pièce de 105 a pu être repéré; la pièce y est amenée au moment du tir, et, celui-ci terminé, elle est prudemment retirée au loin et cachée dans des grottes, disent les habitants.

Le 13 septembre, la rentrée à Aïn-Tab du troisième convoi-navette donne lieu à un engagement très vif dans les environs de Nurghane; l'ennemi a une trentaine de tués et blessés, et nous-mêmes avons un tué et six blessés, dont un officier.

Le 16 septembre, au départ du quatrième convoi, une opération est montée, dans le but de fouiller la vallée du Sadjour, entre Aïn-Tab et Hadjar, où les bandes se donnent rendez-vous lorsqu'elles projettent une attaque sur nos convois; une compagnie de tirailleurs déloge des fourrés de Nurghane un fort groupe ennemi, qui laisse sur le terrain plusieurs cadavres, dont celui d'un capitaine de l'armée régulière. Au retour de ce même convoi, le 20 septembre, nouveau combat dans la même région.

#### *Quelques renseignements.*

Le service des renseignements communique quelques indications intéressantes :

1° Les habitants du quartier Tabakané (ville d'Aïn-Tab, est de la citadelle) se sont rendus le 16 septembre chez le mutessarif pour lui déclarer que, la vie devenant impossible sous le harcèlement français, ils demandaient que la ville fasse sa soumission. Il est à noter que le mouktar de ce quartier a déjà été emprisonné, il y a quelques jours, à la suite d'une demande analogue. Cette fois, le mutessarif a calmé le mouvement sans prendre de sanction, mais en annonçant, d'une façon ferme, l'arrivée prochaine d'im-

portants renforts qui forceront la colonne française à s'en aller de la région;

2° Le comité nationaliste se proposerait d'évacuer la population civile d'Aïn-Tab; la ville, tenue ensuite uniquement par des soldats, ferait une résistance à outrance;

3° Les Turcs travaillent toujours avec activité, jour et nuit, à consolider leurs fortifications; ils construisent des abris à l'épreuve des gros obus et creusent des pièges à tanks. Le chef kémaliste, Euz Démir, de son vrai nom Chefik Ali, commande avec beaucoup d'énergie et paraît décidé à tenir coûte que coûte sans prendre garde aux plaintes de la population; c'est un nationaliste bolchevique et xénophobe acharné. Le 20 septembre, il adresse à des notables turcs d'Aïn-Tab, réfugiés à Alep, une lettre dans laquelle il flétrit leur conduite, les accuse de trahison, leur ordonne de rejoindre et leur inflige des amendes. Voici quelques passages de la traduction de cette lettre :

Exempts de sentiments patriotiques, des nouvelles honteuses, qui font rougir le front des hommes, nous parviennent journallement sur votre compte. Vous, qui avez choisi une voie perverse, vous mériteriez non seulement les malédictions de vos contemporains, mais aussi celles de vos descendants; votre pays que vous avez tant chéri se trouve maintenant sous le feu infernal de l'ennemi. Si vous avez proclamé une inimitié contre vos confrères, ayez au moins une pitié envers votre patrie. Tâchez d'éloigner de vos cœurs les mauvais esprits, abstenez-vous au moins des trahisons; des preuves notoires et accablantes qui sont déjà en notre possession vous accusent de trahison.

Vous vous êtes retirés à Alep; la propagande que vous y menez a atteint son apogée. Un délai d'une semaine vous est accordé pour revenir dans votre pays; vous devez vous efforcer d'effacer les points noirs qui ont entaché votre vie. Ayez confiance dans la bonté et la justice de l'état-major. Si les Français vous opposaient des obstacles à vous en aller, il vous incomberait alors d'envoyer des secours en numéraire, afin d'habiller vos malheureux confrères à l'approche de la mauvaise saison. Dans le cas contraire, vous serez poursuivis, conformément aux ordres de mon supérieur commandant en chef le front d'Adana; il sera procédé à votre égard comme suit : vous serez considérés comme ennemis de la religion,

vos magasins et vos maisons seront brûlés, les céréales et les bêtes se trouvant dans vos fermes seront réquisitionnés; vos biens mobiliers seront vendus et le produit sera versé à la caisse de la défense nationale. Si vous avez du sang dans les veines, cessez la propagande et l'espionnage.

Suivent les noms des notables avec indication des amendes infligées.

En outre, Euz Démir envoie quelques notables à Alep, avec mission de s'aboucher avec les musulmans de la ville, en vue d'exciter les esprits par des récits exagérés des souffrances endurées par la population d'Aïn-Tab et de créer un mouvement hostile aux Français.

Le commandant turc ne se contente pas d'écrire et de faire de la propagande, il agit aussi; les ripostes à nos feux sont plus violentes qu'autrefois et la garnison kémaliste, qui ne peut faire aucun mouvement le jour, essaye la nuit de fréquentes sorties; c'est ainsi qu'une cinquantaine de Turcs attaquent un de nos postes dans la nuit du 22 septembre; ils sont repoussés et à l'aube on trouve plusieurs cadavres sur le lieu de la lutte.

Le 24 septembre, le cinquième convoi-navette quitte Aïn-Tab, escorté par 2 bataillons, 1 batterie et 1 escadron; il est aidé dans le passage des défilés de Nurgam-Néfak par une force mobile d'égale importance qui rencontre et disperse, vers Orum-Evlic, une bande de 400 à 500 Tchétés, renforcée par de l'artillerie, laquelle tire une cinquantaine d'obus sur notre détachement.

#### *Incident du 25 septembre.*

Des renseignements sûrs représentent Euz Démir comme déprimé par une dépêche reçue d'Angora, dans laquelle on lui fait savoir que les renforts pro-

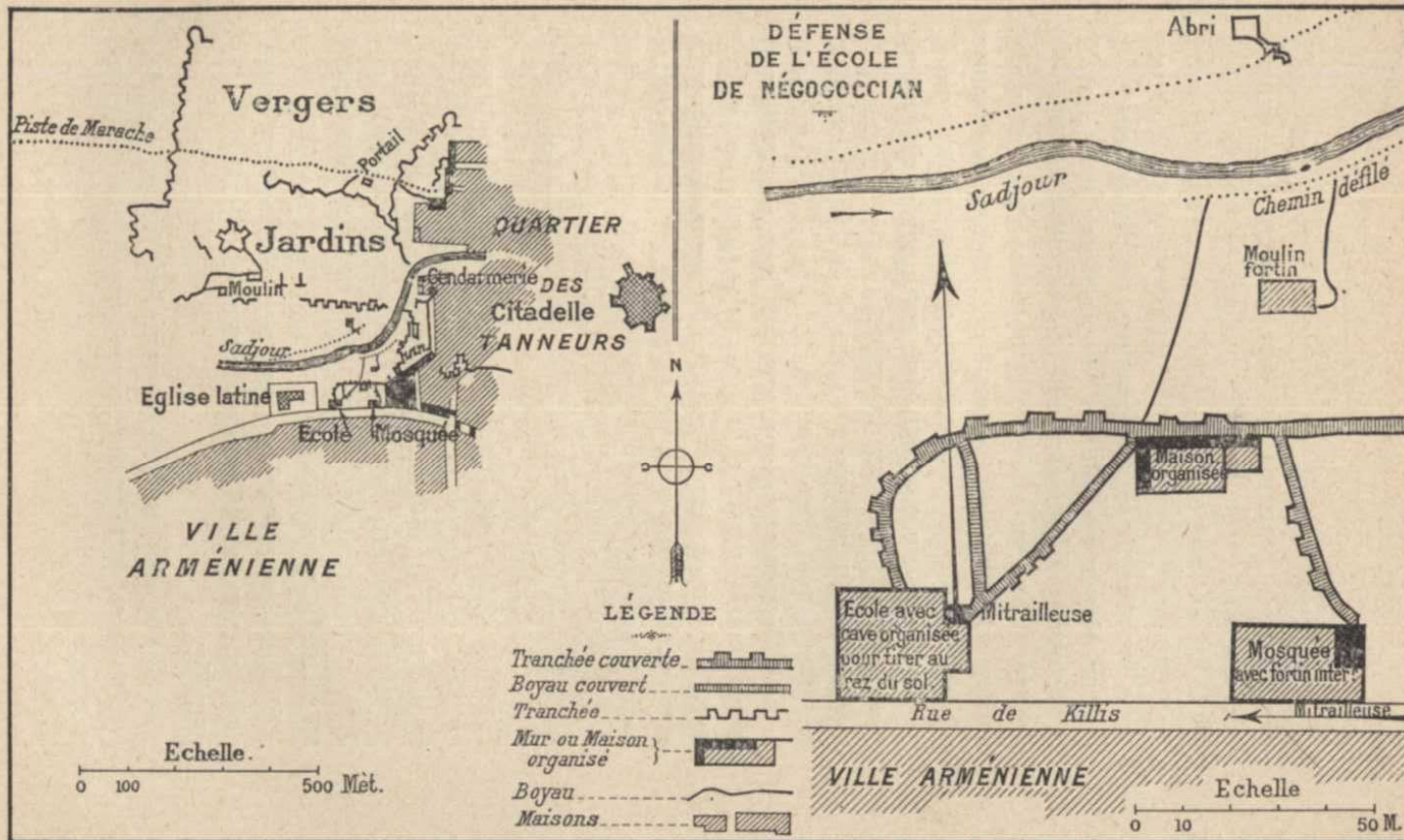
mis ne pourront être dirigés sur Aïn-Tab que bien plus tard que la date primitivement fixée; une autre cause qui l'inquiète aussi est la grande misère qui règne en ville et qui s'aggrave de jour en jour; on a commencé à rationner les vivres, et les pauvres, qui ne possèdent pas de provisions particulières, se plaignent amèrement; une grande partie des notables sont, paraît-il, partisans de la soumission.

Il faut peut-être profiter de cette situation et essayer de connaître les intentions d'Euz Démir; une lettre lui est envoyée, laquelle fait ressortir la lourde responsabilité qui retombe sur lui, du fait qu'il nous oblige, par sa résistance, à continuer le bombardement; que l'intérêt de la population turque est, au contraire, dans sa soumission, pour que nous puissions travailler ensemble au bonheur du pays; la liberté sera donnée à tous; les religions, les familles, les biens seront respectés; les Français agiront avec justice et loyauté comme ils l'ont toujours fait à l'égard des populations musulmanes d'Algérie, de Tunisie et du Maroc, etc...

Euz Démir répond le même jour par une longue lettre dans laquelle il parle de la fastueuse histoire de la France et de sa générosité à donner la liberté aux peuples, mais il s'étonne que notre grande nation ne veuille pas reconnaître l'indépendance de la faible Turquie, et agisse de façon à placer la population turque sous le joug des Arméniens qui sont les « bourreaux des Turcs ». Toutefois, il pense qu'on peut arrêter la lutte sous Aïn-Tab par des entretiens et des conversations raisonnables, mais il désire voir le commandant français seul, sans « microbe » (interprète arménien) à côté de lui; il propose de se faire accompagner par un docteur turc parlant français. C'est donc une demande d'entrée en pourparlers.



Siège d'Aïn-Tab (1920-1921). — Organisations turques : Secteur des Jardins et Vergers (ouest).



Réponse y est faite en fixant le rendez-vous au 25 septembre, 14 heures, à l'orphelinat anglais, occupé par un poste français. Cet endroit est choisi parce qu'il est en dehors de la ville arménienne, et qu'en conséquence le commandant turc n'aura pas à passer sous les regards de ses ennemis, les Arméniens.

Euz Démir accepte les propositions; mais, le 25 septembre, quelques minutes avant l'heure de l'entrevue, il fixe un autre point de rencontre « en plein milieu des fortifications turques ». Refus catégorique de notre part, et avis que les hostilités reprendront à 17 heures, si le commandant nationaliste ne revient pas à l'accord convenu la veille.

Aucune réponse ne parvient et, à l'heure dite, le bombardement recommence.

Euz Démir n'avait aucune intention de traiter; il aurait voulu causer et il désirait surtout que l'entrevue eût lieu en territoire turc, de façon à rehausser son prestige aux yeux de la population. Cette satisfaction ne lui a pas été donnée.

Pendant la suspension des hostilités, des observations très intéressantes ont été relevées, en ce qui concerne les fortifications turques :

1° Un centre de résistance, tenu par 500 hommes environ, est organisé dans la partie sud de la ville, en face du village kurde tenu par nous; les irréguliers sont en première ligne, les réguliers occupent le réduit, constitué par des carrières reliées entre elles au moyen de boyaux, pour la plupart couverts;

2° Les travailleurs turcs reconstruisent, chaque nuit, ce que notre bombardement a détruit dans la journée;

3° Enfin, des maisons organisées, tenues par des postes turcs, ont été repérées et signalées à notre artillerie.

Le 28 septembre, le cinquième convoi-navette est attendu à Aïn-Tab; un détachement de protection, envoyé sur les hauteurs nord de Pierki, y retrouve la bande de Tchétés plusieurs fois signalée; elle se dérobe à nouveau devant une manœuvre de flanc de notre part.

*Extension du front vers l'est.*

Afin de gêner encore davantage le ravitaillement de la ville, dont les convois arrivent surtout de Nizib, afin aussi de tenir constamment les hauteurs d'Ourum-Evlic, où nos adversaires vont s'embusquer aux départs et aux rentrées des convois-navettes, et d'où il faut les chasser à chaque fois, on décide d'intercepter les directions du Sadjour et de Nizib.

A cet effet, un bataillon va s'établir au col de la route de Nizib, une compagnie faisant face à Aïn-Tab et les deux autres face à l'extérieur; un deuxième bataillon s'installe à cheval sur la route du Sadjour, se reliant au nord avec le premier bataillon, et à l'ouest avec l'unité occupant l'ouvrage de la maison du cheick. Ce deuxième bataillon se garde, lui aussi, face à la ville et face à l'extérieur; ces unités peuvent, en effet, craindre des attaques venant des deux côtés. La prise du dispositif est marquée par un engagement avec des Tchétés, cachés dans les fourrés du Nurgane, au cours duquel trois tirailleurs sont tués et huit autres blessés. La nuit suivante, on capture un convoi d'une dizaine d'animaux chargés de vivres.

Les Turcs ne sont pas satisfaits que nous ayons coupé leurs communications avec l'est; ils passent aux actions offensives pour essayer de nous amener à nous replier; le 29 septembre, leur artillerie bombarde violemment nos nouvelles positions pendant

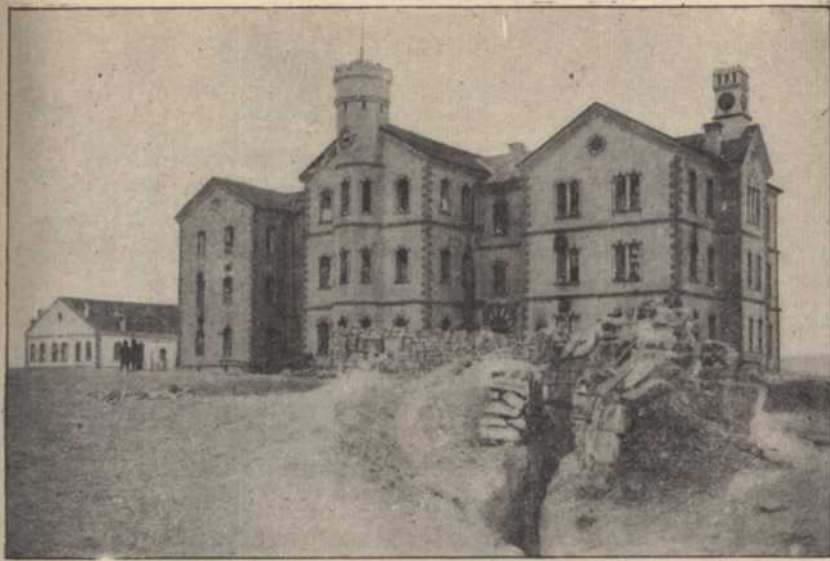
une bonne partie de la journée, et la nuit suivante, vers 2 heures, un groupe d'environ 200 hommes, sortis de la ville, attaque la compagnie avancée du bataillon nord; à trois reprises, pendant cette nuit, le détachement turc se lance à l'assaut de nos postes. Chaque fois, il est arrêté net par nos barrages d'artillerie, nos feux de mitrailleuses et de V.-B., et regagne enfin la ville un peu avant le jour, laissant des cadavres tout à côté de nos organisations.

*Occupation de la transversale.*

La transversale qui sépare la ville arménienne de la ville turque est tenue par des postes de volontaires arméniens, qui gardent la neutralité, mais qui doivent s'opposer par la force à toute pénétration turque en ville arménienne; ces postes sont étayés par une section sénégalaise qui occupe l'église latine.

Devant la recrudescence offensive des troupes nationalistes réfugiées dans Aïn-Tab, pour mieux assurer la défense de la transversale, et afin aussi de couper court aux conversations qui se font trop souvent de part et d'autre de cette rue, entre Arméniens et Turcs, on fait occuper cette ligne par une compagnie de tirailleurs algériens, dont les postes s'intercalent entre ceux des Arméniens; une section de cette compagnie s'installe au village kurde, à l'extrémité sud de la transversale, et, de cette façon, tout ce côté est désormais à l'abri des surprises.

Dès qu'Euz Démir s'aperçoit de ce changement, il adresse un ultimatum aux Arméniens, dans lequel il menace leur ville de destruction, si les Français signalés sur la transversale y sont encore aperçus. Après lui, le mutessarif envoie aussi une lettre, ayant



Le siège d'Aïn-Tab. — Collège américain. — Fortifications : les boyaux.



Le siège d'Aïn-Tab. — Fortifications : les transversales

même objet, mais rédigée en termes courtois et modérés.

Dans l'après-midi du 30 septembre, une vive fusillade éclate sur toute la longueur de la transversale; ce sont nos tirailleurs qui tirent sur les Turcs, mais ce sont, aussi, les Arméniens qui ne veulent plus entendre parler de neutralité. En effet, le comité directeur arménien, ayant décidé de reprendre la guerre contre les Turcs, vient au poste de commandement de la zone rendre compte de sa détermination et nous demander de prendre sous notre direction la compagnie de volontaires arméniens. La proposition est acceptée et nous aimons à déclarer dès maintenant que, jusqu'à la fin du siège, cette petite troupe s'est admirablement battue, a fait preuve d'une bravoure peu commune en maintes circonstances, en même temps que d'une parfaite loyauté.

*Attaque du 30 septembre.*

Ce même jour, 30 septembre, à partir de midi, l'artillerie turque exécute des réglages sur nos nouvelles positions de l'est; il faut s'attendre à quelque chose pour la nuit prochaine. C'est vers 3 h. 45 que l'attaque turque commence par un premier assaut sur la compagnie déjà attaquée, la nuit précédente, c'est-à-dire sur nos organisations les plus rapprochées de la ville; l'ennemi est rejeté par nos feux. Une heure plus tard, un deuxième assaut est lancé à la jonction des deux bataillons, à 200 mètres environ au sud de la route de Nizib; il n'a pas plus de succès que le premier. Enfin, quelques minutes plus tard, un troisième groupe de nationalistes tente une action sur la compagnie qui tient les hauteurs nord du col de Nizib; ce groupe, d'environ 150 assaillants, réussit à se cram-

ponner à quelques mètres de nos lignes avec l'intention probable de sauter dans nos organisations à la première occasion; il faut noter que la nuit est très obscure, que l'on n'y voit absolument rien, ce qui facilite beaucoup les entreprises de notre adversaire. Celui-ci fait le mort pour donner aux nôtres l'impression qu'il s'est retiré; mais il est éventé et le commandant du point d'appui lance sa section de réserve en contre-attaque sur le flanc des Turcs qui, surpris, fuient, en toute hâte, vers la ville. Au lever du jour, on compte trente-cinq cadavres restés devant les fronts assaillis, à proximité de nos lignes, ce qui indique des pertes assez considérables, car il ne faut pas oublier que les Turcs enlèvent toujours les morts et les blessés qu'ils peuvent ramasser.

Nos pertes sont de sept blessés, dont trois officiers.

Un autre fait à noter, c'est que l'artillerie ennemie n'a pas tiré un seul obus pendant l'exécution de ces trois attaques; elle se rattrape d'ailleurs le lendemain en arrosant les mêmes positions avec cent soixante-dix obus de petit calibre et quelques 105.

Après ces actions, et jusqu'à la dernière dizaine d'octobre, notre adversaire de l'intérieur ne cherche plus à attaquer; celui de l'extérieur se recueille également et laisse passer nos convois à peu près tranquillement; nos harcèlements sur les fortifications turques ne se font que plus violents, surtout pendant la nuit, afin d'entraver davantage la rentrée des ravitaillements.

Les kémalistes cherchent alors à gêner notre circulation sur le plateau du Marabout où sont installés nos bivouacs, en faisant tirer dans cette direction des tirailleurs postés dans les minarets; plusieurs avertissements ont déjà été envoyés au mulessarif et au com-

mandant des troupes à ce sujet. Un de nos hommes de corvée est blessé très grièvement, le 2 octobre au soir, par un coup de feu provenant de la mosquée Iki-Chériféli; le lendemain, notre artillerie abat le minaret de cette mosquée et, aussitôt après, la lettre suivante est adressée au mutessarif :

*Le Commandant des troupes françaises, à Son Excellence  
le Mutessarif d'Ain-Tab.*

J'ai eu l'honneur d'attirer plusieurs fois votre attention, notamment par ma lettre du 28 septembre dernier, sur le fait que les soldats turcs tirent sur nos positions, du haut des minarets. Je vous avisais que si pareil fait se renouvelait, je n'hésiterais pas à faire bombarder les mosquées. Or, il m'a été rendu compte à nouveau, que depuis quelques jours des coups de fusil sont tirés du minaret Iki-Chériféli. Cet édifice vient d'être détruit aujourd'hui par notre artillerie.

Je vous informe qu'il en sera de même pour tous ceux dont vous serviriez encore pour tirer sur les positions françaises.  
Veuillez agréer.....

*Deux coups de main sur l'école Négogocian.*

L'école Négogocian, tenue par un fort poste turc, fait saillant dans nos lignes en face de l'église latine; ce bâtiment est très fortifié, mais on pense pouvoir s'en emparer après une bonne préparation par le 155.

L'opération est confiée à une compagnie d'élite dont le commandant étudie à fond tous les détails depuis plusieurs jours. Artilleurs, grenadiers, voltigeurs et mitrailleurs examinent et arrêtent sur place les différentes phases de l'attaque. Le 5 octobre, au début de l'après-midi, l'artillerie lourde exécute un tir de destruction qui met à bas le mur d'enceinte et fait éclater ceux du bâtiment; aussitôt après, le peloton de tirailleurs chargé de l'assaut se met en mouvement, encagé par le tir d'une batterie de 75, par des grenades lancées des fenêtres arméniennes voisines et par des mitrailleuses bien placées protégeant spécialement les flancs.





Le siège d'Ain-Tab. — L'école Négociant.



Le siège d'Ain-Tab. — Tranchée couverte de 2<sup>e</sup> ligne turque (Vue prise après la destruction partielle de l'ouvrage).

Le détachement d'assaut pénètre assez facilement dans la cour de l'école, par les brèches, mais il est cloué sur place dans la cour même par des mitrailleuses enterrées qui tirent au ras du sol, et par d'autres engins installés dans une mosquée voisine; il lui est alors impossible d'avancer et déjà ses pertes sont sensibles, lorsque le chef ordonne la retraite. Cette dernière, bien protégée, s'exécute en bon ordre et est facilitée par une barricade que les Arméniens ont élevée dans la rue en quelques minutes dès le commencement de l'assaut.

Nos pertes sont de deux tués et dix blessés.

Ce premier coup de main nous donne une idée de la solidité des organisations turques et de la valeur des défenseurs. Nous aurions dû en rester là; mais, des doutes s'étant élevés sur l'habileté des exécutants, l'opération est renouvelée le 14 octobre. Elle est confiée à des officiers spécialistes en coups de main sur le front français.

Comme pour la première fois, étude minutieuse de tous les détails, de l'action de l'artillerie et de celle des grenadiers. Il y aura deux attaques, l'une sur l'école et l'autre sur la mosquée située à côté, où des tireurs et lanceurs de grenades turcs se sont révélés le 5 octobre.

Le 14, la section de 155 écrase de ses obus l'école et la mosquée; il ne reste plus qu'un pan de mur de l'école, la destruction est donc complète; les groupes se précipitent sur leurs objectifs; la mosquée est enlevée, les Turcs se sont retirés par des boyaux un peu avant l'arrivée des nôtres. Il n'en est pas de même à l'école, où la section d'assaut a pu pénétrer dans les décombres du bâtiment, mais où elle est fusillée à bout portant par des défenseurs abrités dans les caves restées intactes et tirant par des créneaux maçonnés. Il y a

bien un commencement de lutte à la grenade, mais, l'air devenant irrespirable, la section est obligée de se retirer en emportant ses morts et ses blessés, qui malheureusement se chiffrent par quatre morts et dix blessés.

Le groupe de la mosquée ne pouvant tenir où il est, tant que l'école Négogocian reste aux Turcs, est rappelé.

Voilà donc un second coup de main, préparé avec toute la minutie possible et exécuté par une unité d'élite, qui échoue encore; nos ennemis se sont très solidement fortifiés; ils possèdent des abris à l'épreuve de nos obus de 155, où ils se réfugient pendant le bombardement, et, dès qu'ils sentent venir l'assaut, ils sautent à leurs emplacements de combat, prêts à nous recevoir. On sait aussi que le combattant turc est un brave soldat qui a toujours excellé dans la défensive et, comme conclusion, on peut avancer encore une fois que la réussite d'une attaque générale sur la ville est bien problématique.

Donc, patience, et attendons que la ville ait faim; nous l'aurons sûrement alors.

D'ailleurs, notre situation s'améliore beaucoup dans les environs d'Aïn-Tab; les villages ne se vident plus au passage de nos convois; bien au contraire, paysans et paysannes viennent nous vendre leurs produits. Ikis-Kouyou, bivouac ordinaire des convois-navettes hebdomadaires, est maintenant un marché important où nous achetons beaucoup; la confiance se fait de plus en plus grande et l'ancienne terreur, résultant des calomnies répandues sur notre compte, a fait place à une presque sympathie. Des chefs de bandes et de villages qui nous étaient franchement hostiles jusqu'ici gardent la neutralité aujourd'hui; quelques-uns ont demandé à faire leur soumission.

Si les kémalistes de l'extérieur n'agissent plus guère offensivement depuis quelque temps, ils ne restent cependant pas inactifs; ils se réorganisent et, pour se renforcer, ils ont décrété la mobilisation des hommes valides de 16 à 30 ans; le recrutement se fait par la force et on n'hésite pas à incendier les maisons de ceux qui cherchent à se soustraire au service; le terrorisme s'exerce partout; des réquisitions importantes, qui ne sont jamais remboursées, sont imposées aux paysans, qui, excédés, se désaffectent d'une cause dont ils ne comprennent pas très bien les mobiles. Nous ne pouvons que gagner à cet état d'esprit et les troupes kémalistes s'en ressentent fatalement; les paysans, recrutés par la force, désertent en grand nombre malgré les punitions sévères infligées à ceux qui sont repris.

Dans Aïn-Tab, la situation n'est pas meilleure pour les nationalistes; les lamentations s'élèvent de plus en plus nombreuses au sujet des privations, du manque de farine et de la vie très dure dans les caves et les grottes, d'où les habitants ne peuvent sortir sans risquer les balles de notre harcèlement. Toutefois, le commandement s'exerce toujours avec énergie par le comité nationaliste, qui emprisonne et même fait exécuter ceux qui parlent de soumission.

Une délégation de notables s'est rendue à Angora, il y a une dizaine de jours, auprès de Mustapha Kémal pacha pour lui exposer les souffrances de la population, le chef nationaliste a répondu par un discours laudatif, louant le patriotisme des Aïn-Tabins, promettant des renforts, mais sans donner aucune précision sur l'époque; la délégation est revenue quelque peu déçue.

L'exode de la population d'Aïn-Tab, décrété par le comité nationaliste, et annoncé il y a près d'un

mois, se fait pendant la nuit par petits paquets, vers les directions Marache et Nizib, avec détour par Bédir-Keui, pour éviter nos lignes. Toute personne ou toute famille qui s'en va doit, au préalable, verser dans la caisse du comité une contribution proportionnelle à sa fortune; c'est ainsi qu'une famille riche, partie tout dernièrement, a laissé 800 livres or, soit, au taux du jour, 5.600 francs. Les dirigeants nationalistes sont gens pratiques avant tout.

On arrive au 20 octobre sans que l'ennemi de l'extérieur ait cherché à inquiéter nos convois, depuis l'extension de notre front sous Aïn-Tab, mais il s'est recueilli, réorganisé et renforcé par la levée de nouvelles classes et il semble qu'il est prêt maintenant à passer de nouveau à l'offensive.

Le 20 octobre, le huitième convoi-navette, rentrant à Aïn-Tab, est canonné à l'entrée du défilé de Néfak par une batterie turque qu'il n'a pas été possible de bien repérer, mais que l'on suppose avoir pris position sur la Ballicaña. Cette batterie tire plus de 200 obus qui nous occasionnent des pertes sensibles : 3 tués, 4 blessés, 3 conducteurs civils tués, 4 blessés et 15 animaux tués. Aucune action d'infanterie ne se produit.

C'est un avertissement qui confirme des renseignements sérieux recueillis sur les forces kémalistes et sur leurs nouvelles intentions. Elles s'attaqueraient dorénavant plus spécialement à nos convois qui sont pour elles une proie tentante en raison des approvisionnements de toutes sortes qu'ils transportent. Il va falloir ouvrir l'œil, renforcer les escortes, et quelquefois voler à leur secours.

**Renseignements sur les formations kémalistes.**

Le dernier convoi apporte des renseignements particulièrement intéressants sur l'organisation et la répartition des armées kémalistes : les voici résumés.

Les forces nationalistes se répartissent en trois catégories :

- 1° Les soldats réguliers;
- 2° Les volontaires;
- 3° Les Tchétés.

Les officiers sont répartis comme suit entre ces trois formations :

- 1° Officiers de carrière en activité, dans les troupes régulières;
- 2° Officiers de réserve, encadrent les volontaires;
- 3° Les bandes de Tchétés sont commandées par des civils.

Avant le 15 juillet 1920, le front sud était réparti en secteurs ayant chacun un commandant particulier, dépendant directement de Mustapha Kémal pacha, mais, depuis cette date, le front sud forme un territoire sous le commandement du colonel d'état-major Salah Eddin bey. Le quartier général est en principe à Bozanti, mais, en pratique, il se trouve à Béder-Keū, 20 kilomètres nord d'Aïn-Tab.

Le front sud comprend les anciens secteurs de Kenui-Eregli, Adana, Morzune, Osmanié, Islahié, Marache, Aïn-Tab, Biredjik; il est tout entier sur la rive droite de l'Euphrate. Le 3° corps d'armée à Sivas et le 13° à Diarbékir forment la réserve de ce front et doivent, en conséquence, satisfaire à ses demandes d'armes et de munitions.

Le front sud est occupé par un corps d'armée qui n'a pas de numéro et qui est désigné sous le nom de corps d'armée du Sud; il ne comprend qu'une seule division régulière, tout le reste est tchéte.

La division comprend trois régiments :

1<sup>er</sup> régiment de Marache;

2<sup>e</sup> régiment d'Aïn-Tab;

3<sup>e</sup> régiment de Bozanti.

Les régiments sont de nouvelle formation; ils n'ont pas de numéro et sont désignés par des noms de régions; ils comprennent, en principe, quatre bataillons. L'effectif des bataillons est de 1.200 hommes, mais, en réalité, ils n'en ont pas plus de 500.

Les forces régulières opérant sous Aïn-Tab sont sous les ordres du lieutenant-colonel Husni. En avril 1920, au moment de la concentration sous Aïn-Tab des colonnes françaises Debievre et Normand, le 9<sup>e</sup> régiment turc du Caucase a été envoyé dans la région et y est toujours resté depuis.

Un deuxième régiment, avec six canons, commandé par le major Noury bey, est venu d'Ourfa à la même époque; c'est lui qui a attaqué le poste du Sadjour en juillet.

Un régiment de cavalerie de 300 sabres, provenance d'Ourfa, a renforcé le groupement Noury bey.

Un quatrième régiment mixte d'infanterie et de cavalerie, commandé par le major Kenan bey, a été envoyé de Diarbekir.

Le bataillon Yelderén, qui constitue la garnison d'Aïn-Tab, est une unité du 9<sup>e</sup> régiment du Caucase.

Le commandant des Tchétés de Marache, Aïn-Tab et environs se nomme Ali Kilidji pacha.

En résumé, les troupes régulières qui opèrent autour d'Aïn-Tab comprennent actuellement :

Le 9<sup>e</sup> régiment du Caucase, dont le bataillon Yelderden fournit la garnison de la ville;

Le régiment de Marache, à trois bataillons à effectifs réduits;

Le régiment Noury bey, renforcé de 300 sabres;

Le régiment mixte de Kenan bey.

L'artillerie comprend :

Une pièce de 75 de montagne;

Trois pièces de 75 (deux russes automatiques et une Schneider), avec le régiment du Caucase;

Six obusiers de 75, avec le régiment de Kenan bey;

Un obusier de 105 russe.

Les pièces sont très usagées et il est rare que toute l'artillerie puisse être mise en action en même temps; il y a peu de munitions.

#### **Renseignements sur les Tchétés.**

Les principaux chefs de bandes de la région sont : Sadix, effendi de Tem-Baschar; Habach, effendi de Nizib; Mohamed, effendi également de Nizib; Fayad de Mezerei et d'autres moins importants. Chacun de ces chefs n'a guère qu'une centaine d'hommes sous ses ordres; ils obéissent tous, généralement à Husmi bey, commandant le secteur hors de la ville.

#### **Renseignements sur Aïn-Tab.**

Comme dans toutes les villes soumises au régime kémaliste, un haut commandement, tant civil que militaire, est constitué par un comité dit de la « défense nationale », composé de dix membres. Le président du comité d'Aïn-Tab est le commerçant Fërid effendi. Le commandant des troupes Euz Démir, et le mutessarif doivent obéir aux ordres du président du comité.



Ce dernier relève du commandant du front sud, Salaheddin bey, qui est le représentant de Mustapha Kémal.

La ville est défendue :

1° Par une garnison fixe composée du bataillon Yelderen;

2° Par des Tchétés aux ordres du commandant du bataillon.

Ces forces sont réparties en vingt-sept détachements distribués sur tout le pourtour de la ville.

Les fonctionnaires et les officiers supérieurs sont décidés à la résistance jusqu'au bout; les bas-officiers, les soldats et la population en ont assez; mais la guerre continue en raison des bruits ci-après, que l'on a eu soin de répandre dans la population pour la tromper :

1° Arrivée prochaine et certaine d'importantes forces bolchéviques; Enver pacha et son frère Noury pacha ont formé deux armées : l'armée verte et l'armée rouge, qui sont en route pour sauver Smyrne et Aïn-Tab : la proclamation des Soviets fera riches tous les pauvres;

2° D'après les ententes internationales, les Français ne peuvent avoir que 30.000 hommes en Orient; comme il leur est impossible de remplacer leurs pertes, ils s'affaiblissent donc de plus en plus et il arrivera un moment où ils seront battus;

3° Si les Français prenaient Aïn-Tab, ils se livreraient à des représailles terribles; tous ceux qui, de près ou de loin, activement ou passivement ont pris part à la guerre seront mis à mort.

Il est bien certain qu'avec une telle propagande on éteint dans la population toute velléité de soumission.

Il faut donc s'attendre à voir la résistance se prolonger encore longtemps.

**Protection des convois-navettes (Croquis n° 9).**

Le 23 octobre, le neuvième convoi-navette quitte Aïn-Tab; des mesures spéciales de protection sont prises pour lui permettre de franchir sans encombre les défilés de Nurgham-Néfak; le dispositif réalisé est le suivant :

1° Installation d'un bataillon sur le massif du Ballicaïa, cote 959, où l'artillerie ennemie peut mettre en batterie pour frapper sur le convoi;

2° Occupation des hauteurs nord de Pierki par un bataillon et une section d'artillerie de montagne, avec mission de soutenir le précédent détachement et de s'opposer aux infiltrations qui viendraient du Nord;

3° Installation d'un groupement de deux compagnies et d'une section de montagne sur les hauteurs de Nurgham pour surveiller les crêtes à l'ouest de la route;

4° Occupation par un détachement d'un bataillon, une section de montagne et un peloton de cavalerie des collines 853-Néfak pour commander la plaine de Sazguine.

5° Installation d'une batterie de 75 sur les pentes est du plateau du marabout pour appuyer ou soutenir les différents détachements;

6° Enfin, un escadron de cavalerie reconnaît en direction de Nizib, en même temps qu'il établit la liaison entre les deux bataillons du nord.

Ce dispositif, appliqué pour la première fois le 23 octobre, et repris dans la suite, à l'aller et au retour de chaque convoi, a toujours donné satisfaction.

Le 23 octobre, l'ennemi n'est rencontré qu'à 853 et encore en petit nombre. 21 prisonniers restent entre nos mains, ainsi qu'un troupeau de 100 bœufs, 40 moutons et 8 ânes chargés de maïs; quelques fusils et munitions sont également ramassés.

Des renseignements recueillis aujourd'hui, il ressort qu'un millier de réguliers, avec plusieurs canons, sous le commandement de Kénan bey, commandant la division de Mardine, arrivés depuis peu de temps dans la région de Nizib, auraient l'intention d'attaquer le convoi à son retour sur Aïn-Tab; le lieu d'attaque choisi serait la région sud d'Ikis-Kouyou.

Par prudence, un détachement de un bataillon, une demi-batterie de 75 et un escadron de cavalerie est dirigé, le 25 octobre, sur Ikis-Kouyou, où le convoi doit arriver le 26; les deux détachements opèrent leur jonction au village même, sans que ni l'un ni l'autre aient été inquiétés; ils rentrent à Aïn-Tab de 27, protégés par le dispositif de sûreté dont il est question plus haut. Les troupes de ce dispositif se heurtent, sur le plateau est d'Ouroum Evlic, à des retranchements fraîchement construits et fortement tenus; la hauteur du Ballicaïa est également occupée par les Turcs jusqu'à la crête 976

Après une heure de combat, et sous une menace d'enveloppement, les nationalistes se décident à la retraite; nos tirailleurs prennent possession de leurs retranchements, dans lesquels ils trouvent douze cadavres, dont plusieurs en uniforme de réguliers; le renseignement indiquant l'arrivée des troupes de la division de Mardine est donc bien exact.

Cependant, rien de bien important ne se passe jusqu'en novembre; on exécute chaque jour du harcèlement par mitrailleuses et obus, le 155 se déplaçant autour de la ville pour détruire les fortifications si-

gnalées par les commandants de secteurs. Les nuits sont généralement agitées sur la transversale, où la fusillade et les grenades se font souvent entendre.

Le 29 octobre, on échange plusieurs enfants turcs recueillis par nous au cours d'une embuscade de nuit contre un tirailleur sénégalais fait prisonnier par les nationalistes à l'affaire du 17 août dernier. Ce Sénégalais déclare que, durant son séjour à l'hôpital turc, il a constaté quotidiennement trois ou quatre décès; la nourriture était très insuffisante et le prisonnier a entendu dire que les médicaments faisaient défaut.

Depuis quelque temps déjà, des travailleurs assez nombreux sont aperçus sur les hauteurs de Beyler-Beylic et du col de la route de Marache; une forte reconnaissance est envoyée de ce côté, le 31 octobre; elle ne trouve personne, mais détruit une ligne télégraphique faisant communiquer la ville avec l'extérieur.

Les renseignements rapportés par la reconnaissance sont les suivants : les retranchements ennemis suivent la ligne des hauteurs, col de la route de Marache, Deulluk-Baba, col et marabout de Beyler-Beylic; ils consistent en éléments de tranchées creusés sur deux lignes, la première en crête militaire face au sud, la seconde en crête topographique, permettant de tirer par-dessus la première; actuellement, l'ennemi n'occupe pas ces positions et ne doit laisser là que des postes de surveillance; ces derniers, en effet, ont été repérés à plusieurs reprises par nos observateurs.

Pendant la nuit du 2 au 3 novembre, les Turcs exécutent un coup de main sur le poste sénégalais de l'église latine; ils sont repoussés et le lendemain leur artillerie bombarde le quartier arménien; avant le

commencement du tir, le placard ci-après est lancé aux Arméniens par un poste turc de la transversale :

Je vous communique que la ville de Kars a été occupée par nos troupes le 30 octobre; l'armée arménienne a été coupée en deux après une grosse défaite; un ministre, une partie des hauts fonctionnaires, le général Piré, commandant la place, deux autres généraux, 50 officiers et 500 soldats sont prisonniers. Nos braves troupes ont si vigoureusement attaqué que les troupes arméniennes n'ont pas résisté plus de trois heures. — Signé : Euz DÈMIR.

Essai d'intimidation qui ne peut avoir aucun effet, les deux races se haïssent trop.

Le dixième convoi-navette part d'Aïn-Tab le 23 octobre, avec une escorte portée à trois bataillons en raison des bruits d'attaque qui continuent à circuler; ce convoi revient le 3 novembre sans être inquiété; les troupes du dispositif de protection ont un engagement vers 853, où deux de nos tirailleurs sont blessés.

#### **Propagande nationaliste.**

La propagande nationaliste se fait très active dans les campagnes; les Turcs cherchent à circonvenir nos tirailleurs algériens, musulmans comme eux, et leur font distribuer des tracts par les villageois qui se rendent au marché d'Ikis-Kouyou au moment du passage des convois de ravitaillement. Ces tracts sont habilement rédigés, en voici une copie :

*A nos frères habitant l'Algérie, la Tunisie et tous les pays arabes.*

Frères de religion : comment votre conscience vous permet-elle d'employer vos armes contre vos frères de religion qui sont les soldats d'un gouvernement musulman qui est chargé de garder les lieux saints et le khalifat des musulmans. Est-ce que votre dévouement vous permet d'attaquer les pays de vos frères qui ont pitié de votre état et qui vous plaignent.

Chers frères, si nous continuons ainsi à aider nos ennemis de religion, soyez sûrs que vous serez la cause de la suppression de l'islamisme, et ce sera une grande erreur de votre part auprès de Dieu et de son prophète. Le bon Dieu aime ceux qui combattent

pour sa cause; si vous faites le contraire, quelle réponse donnerez-vous le jour du jugement dernier?

Dieu n'a pas ordonné la guerre sainte pour le profit des Français qui font leurs efforts pour occuper nos villes et supprimer notre religion. Je vous conseille de ne pas employer vos armes contre vos frères musulmans et hâtez-vous de venir le plus tôt possible de notre côté; nous vous attendons avec impatience; ici votre vie sera en sûreté et vous serez tranquilles.

N'ayez pas confiance en nos ennemis de religion et ne croyez pas ce qu'ils vous disent. Notre carrière est juste; notre but est d'assurer notre bonheur dans les deux mondes, tandis que le vôtre vous mène à l'égarément et aux pertes.

Si vous venez chez nous, vous serez reçus amicalement et nous serons heureux de vous voir parmi nous; ainsi nous travaillerons ensemble pour sauver les pays des musulmans ainsi que nos frères de religion.

Signé : UN MEMBRE DU COMITÉ MUSULMAN.

Toute cette propagande, tous ces tracts n'ont eu aucun effet; tirailleurs et spahis ne se sont jamais départis de leur loyalisme. Admirables soldats, très braves dans la bataille, parfaitement disciplinés, ils font une excellente impression partout où ils passent. Nous les aimons à l'égal de nos soldats de France, ils savent d'ailleurs le reconnaître et nous le rendre en affection et en dévouement.

---

## CHAPITRE XI.

### **Attaque du 12<sup>e</sup> convoi-navette (16 novembre 1920).**

(Voir croquis n<sup>o</sup> 12.)

Le 12<sup>e</sup> convoi-navette, commandé par le chef de bataillon Goetz (1), de l'infanterie coloniale, part d'Aïn-Tab le 13 novembre, escorté par trois bataillons, dont deux à effectifs réduits (environ 300 combattants chacun), une demi-batterie de 75, une demi-batterie de 65 et un escadron de spahis.

En cours de route, les officiers remarquent que les villages sont presque déserts, quelques vieillards seuls sont restés; c'est une chose bien anormale, surtout en cette saison de labourages et de semailles. Le détachement arrive à Ikis-Kouyou et installe son bivouac, comme à l'ordinaire, à l'ouest du village. On cherche à se renseigner; on interroge le mouktar d'Ikis-Kouyou qui répond ne rien savoir; toutefois, il précise que les kémalistes ont demandé des bœufs de grande taille pour traîner de gros canons.

Pendant la nuit, un petit chef arabe des environs de Tel-Bashar, lequel a fait sa soumission il y a quinze jours, vient au bivouac français et dévoile le plan kémaliste au commandant du convoi.

Le convoi sera attaqué, à son retour sur Aïn-Tab, par de grosses forces nationalistes rassemblées à Nizib; ces forces comprennent 1.500 réguliers, 3.000 irréguliers et une dizaine de canons; elles sont commandées par le colonel Kénan bey, commandant la 5<sup>e</sup> di-

---

(1) Tué sous Aïn-Tab, le 27 décembre, par un obus turc de 150.

vision turque (division de Mardine). Des emplacements de batterie pour neuf canons, dont plusieurs lourds, ont été reconnus sur le djebel Karabouroum (cotes 748 et 749) et sur les crêtes de Zramba; enfin, des travailleurs ont été réquisitionnés dans les villages pour creuser des tranchées et des abris. Lorsque les Turcs se seront emparés du convoi, ils marcheront ensuite sur Aïn-Tab pour débloquer la ville.

Le convoi fait route, le lendemain 14 novembre, sur le Sadjour, où il arrive sans incident, et où un tchéte déserteur, qui s'est rendu la veille à notre poste, confirme les renseignements recueillis à Ikis-Kouyou. Ces renseignements sont aussitôt envoyés à Alep, à la division d'une part, et à Aïn-Tab de l'autre; la liaison est parfaite.

Le commandant du convoi est donc exactement renseigné et, de plus, le 16 au matin, quand il quitte le Sadjour, il sait aussi que l'attaque turque se fera vers le village de Youna. Son premier et grand souci est de mettre le convoi à l'abri des obus ennemis, et pour ce faire, il constitue un détachement d'attaque, comprenant un bataillon (celui à effectif fort : 700 combattants), une demi-batterie de 65 et un peloton de cavalerie, auquel il donne pour mission de s'emparer du Karabouroum, emplacement des batteries ennemies, de s'y installer et d'y rester jusqu'à ce que la queue du convoi ait franchi le Tozel-Souyou.

Les 500 voitures et 800 chameaux du convoi suivront l'itinéraire habituel sous la protection du reste de l'escorte, soit deux petits bataillons, une demi-batterie de 75 et trois pelotons de cavalerie.

D'autre part, à Aïn-Tab, on organise un détachement de secours, comprenant : un bataillon, une demi-batterie de 65, une demi-batterie de 75 et un escadron de cavalerie; sa mission est de se porter sur Ikis-



Kouyou par une marche de nuit, d'y arriver le 16 au matin et de prendre l'ennemi entre ses forces et celles du convoi.

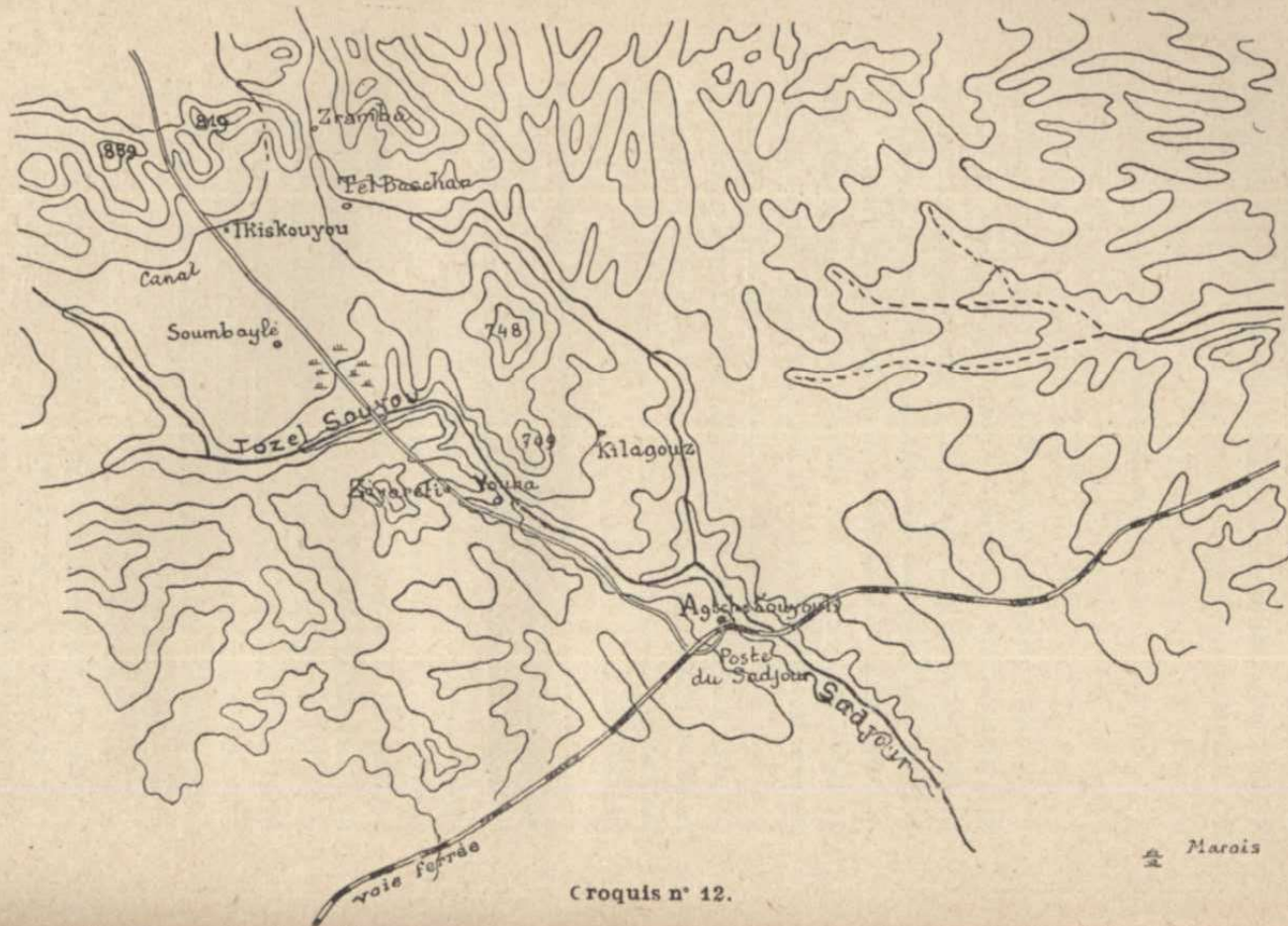
#### MARCHE DU CONVOI.

(Voir croquis n° 12.)

Le convoi-navette quitte le Sadjour le 16 novembre à 5 heures; les voitures et animaux suivent la piste, tandis que le détachement de manœuvre marche droit sur 709. Ce groupement est en formation échelonnée, la gauche en avant; une compagnie et un peloton de mitrailleuses en premier échelon; une compagnie, une section de mitrailleuses et le canon de 37 en deuxième échelon, très largement débordant à droite; une compagnie, une section de mitrailleuses en réserve, en arrière de l'intervalle des deux premiers échelons; l'artillerie de 65 marche avec le troisième échelon, et le peloton de cavalerie éclairé en avant.

A 8 heures, les cavaliers de pointe arrivent au bas des pentes de 709, où ils sont accueillis par une fusillade partant du sommet; l'officier qui commande fait mettre pied à terre et engage le combat; il est bientôt rejoint par la section de tête du premier échelon. La section de 65 exécute une bonne préparation sur 709, après laquelle cavaliers et fantassins se portent à l'assaut; les Turcs ne tiennent pas et s'enfuient dans toutes les directions; la crête est enlevée par les spahis et les tirailleurs qui capturent deux canons avec leurs munitions, une mitrailleuse et un capitaine de réguliers grièvement blessé.

Le premier échelon tout entier arrive sur 709 et prend tout de suite ses dispositions pour poursuivre, par les crêtes, sur 748. La compagnie du deuxième échelon marche sur le même objectif par les pentes est



— 164 —

Croquis n° 12.

⊠ Marais

du Karabouroum; mais, lorsque cette unité arrive à la hauteur de Kilagouz, elle est clouée sur place par des obus venant de 748 et des feux de mitrailleuses partant de plusieurs points.

Le troisième échelon (réserve) reçoit alors l'ordre de déborder par l'est de Kilagouz; le mouvement commence bien, mais la compagnie est, elle aussi, arrêtée à hauteur du village par des feux qui ne lui permettent plus d'avancer. De plus, cette unité est sérieusement menacée sur sa droite par des infiltrations de nombreux fantassins turcs que notre artillerie ne parvient pas à arrêter.

Cette menace peut être grosse de conséquences pour le détachement entier; le commandant s'en aperçoit et, avant qu'il soit trop tard, il rappelle ses unités sur 709 et abords, où il décide de tenir pour couvrir la marche du convoi. Le mouvement s'exécute en très bon ordre sous la protection de la section de 65; le feu ennemi redouble de violence et nous cause des pertes sensibles, mais toutes les fractions arrivent quand même sur les emplacements fixés, et lorsque la dernière voiture a franchi le Tozel-Souyou, le bataillon retraite alors sur la queue du convoi, par échelons, et cette fois sans être bien inquiété.

Pendant que se déroule ce combat sur le flanc droit, il s'en produit un autre sur la gauche du convoi; lorsque celui-ci arrive à hauteur de Youna, sa flanc-garde de gauche reçoit une fusillade partant des crêtes de Ziyareti; on aperçoit de ce côté de forts groupes turcs qui occupent des tranchées. La section de 75 canonne vigoureusement les retranchements ennemis et deux compagnies sénégalaises partent ensuite à l'assaut; elles enlèvent les positions turques et capturent 2 capitaines de réguliers blessés, 3 mitrailleuses, des fu-

sils, des munitions ainsi que du matériel et des équipements abandonnés par les fuyards.

Le convoi reprend ensuite sa marche sur Ikis-Kouyou.

#### MARCHE DU DÉTACHEMENT DE SECOURS.

Le détachement de secours quitte Aïn-Tab le 16 novembre à minuit, arrive sans incident jusqu'en vue des collines nord d'Ikis-Kouyou; mais là, ses cavaliers de pointe sont accueillis par une fusillade nourrie partant de la ligne des hauteurs 819-859; l'artillerie de groupement se met en action sur ces crêtes pendant qu'une compagnie et le gros de l'escadron de cavalerie exécutent un mouvement débordant vers l'ouest pour prendre en flanc les défenseurs.

Ceux-ci sont abrités dans des tranchées qu'ils ont creusées face au sud, en vue d'arrêter le convoi et le retenir sous l'attaque turque venant de l'est; ils n'ont pas pensé qu'eux-mêmes pouvaient être attaqués; surpris de voir les Français dans leur dos, ils se rendent vite compte de leur mauvaise situation; aussi n'insistent-ils pas pour combattre et ils se retirent partie vers l'ouest et partie vers l'est sous la protection d'une batterie kémaliste installée dans les environs de Zramba.

Le détachement de secours occupe les hauteurs 819-859 et son artillerie contrebat aussitôt la batterie turque qui est réduite au silence en peu de temps.

A 9 heures, les cavaliers du convoi font leur jonction avec ceux du détachement de secours, et le commandant du convoi demande à son collègue de rester sur les hauteurs d'Ikis-Kouyou qui vont constituer la face nord du bivouac.

A 10 heures, l'ennemi exécute un timide retour offensif sur 819, et un autre à 14 heures sur 859; il

échoue dans ses tentatives et, vers 20 heures, le parc est formé; rien n'a été perdu en route.

JOURNÉE DU 17 NOVEMBRE.

(Voir croquis n° 9).

Le 17 novembre, à la pointe du jour, convoi et détachement de secours reprennent leur marche sur Aïn-Tab. Un bataillon doit se porter sur le Ballicaïa, où l'artillerie nationaliste peut prendre position et tirer sur le convoi; ce bataillon ne peut exécuter entièrement sa mission; le massif du Ballicaïa est très fortement tenu et son escalade par le sud est très difficile en raison des pentes abruptes et des rochers qui se trouvent de ce côté. Le bataillon s'arrête donc sur les hauteurs est d'Hadjar, d'où il harcèle l'adversaire et l'empêche de s'occuper du convoi, mission principale de ce détachement.

Un autre bataillon reçoit 853 comme objectif; il y trouve 200 à 300 irréguliers qui abandonnent la partie après quelques obus tirés sur eux.

Le convoi passe alors librement dans les défilés Né-fak-Nurgham et rentre au bivouac d'Aïn-Tab dans l'après-midi avec toutes ses voitures.

Nos pertes sont malheureusement assez élevées :

6 tués, dont un officier;

37 blessés, dont un officier;

Une trentaine d'animaux tués ou blessés.

Celles de l'ennemi sont sévères; elles se chiffrent à plusieurs centaines; il est difficile de les calculer exactement, mais dans un seul bataillon, aux dires d'un prisonnier, il y avait déjà 40 morts lorsque ce Turc a été capturé.

25 prisonniers sont restés entre nos mains.



Panorama d'Aïn-Tab sous la neige.



Aïn-Tab (quartier américain).

Les officiers turcs prisonniers fixent à 3.000 hommes les forces kémalistes qui ont attaqué le convoi sur les flancs et à 1.000 celles qui tenaient les hauteurs 819-859; l'artillerie avait 9 canons ainsi répartis : 2 à 709, 5 à 748, 2 sur la croupe est de Zramba.

Le colonel Kénan bey, commandant la 5<sup>e</sup> division turque, dirigeait en personne l'ensemble des forces régulières et irrégulières; le major Hilmi bey commandait le 24<sup>e</sup> régiment turc; les tchéts étaient conduits par les chefs de bande Sadik, effendi de Tel-Bashar; Hasbesch, de Nizib, et Boïno Oglon, de Marache.

L'attaque avait été préparée depuis longtemps; dès le 10 octobre, Kénan bey attirait l'attention des commandants d'unités sur l'instruction à donner à leurs hommes, et la veille de l'attaque, des théories spéciales étaient faites pour exciter le courage des combattants et leur donner l'assurance de la victoire.

Enfin, une diversion sur les troupes du blocus d'Aïn-Tab devait empêcher l'envoi de tout secours au profit du convoi.

Cette diversion a eu lieu en effet le 16 novembre dans l'après-midi; l'artillerie turque, inactive depuis un mois, exécute ce jour-là des repérages sur nos positions du col de Nizib; de nombreux guetteurs sont signalés sur les crêtes 1043.

Le 17 novembre, vers 1 heure, on observe des échanges de fusées entre la ville et l'extérieur et, à 2 heures, l'attaque se déclenche sur la hauteur nord du col de Nizib, laquelle est abordée par trois côtés à la fois : ouest, nord, est. Les assauts sont arrêtés par les barrages d'artillerie et de mitrailleuses. A l'aube, tout s'évanouit, il n'y a plus personne nulle part.

Attaque du convoi et diversion sur Aïn-Tab consti-

tuent donc un gros échec pour notre adversaire, lequel avait mis tout en œuvre pour un succès retentissant, dont il avait d'ailleurs grand besoin pour remonter le moral de ses troupes. Kénan bey avait annoncé partout que le convoi serait enlevé et qu'ensuite, réguliers et irréguliers marcheraient sur Ain-Tab.

Nos braves soldats ne lui ont pas donné cette satisfaction.



## CHAPITRE XII.

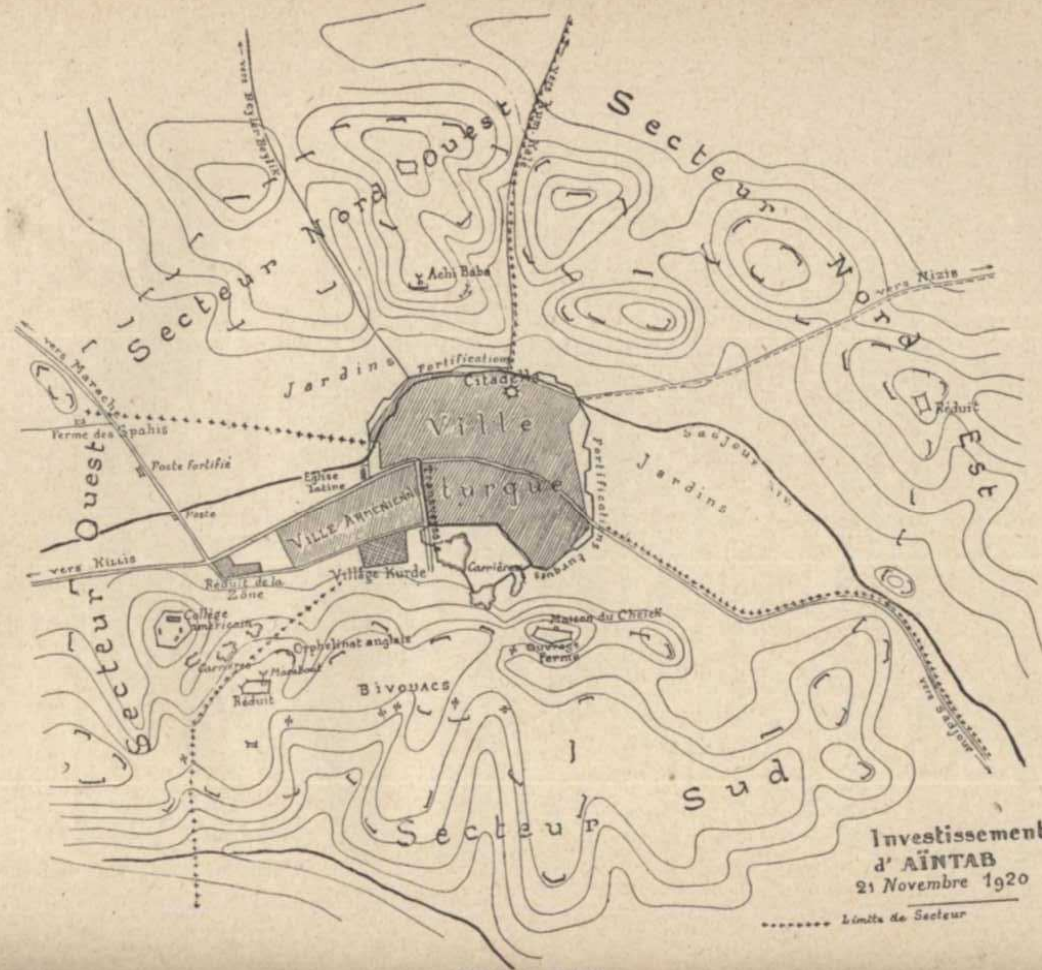
Période du 20 novembre au 18 décembre.

Le général commandant la 2<sup>e</sup> division pensait bien pouvoir renforcer la colonne d'Aïn-Tab et lui donner les moyens de bloquer la ville sur toutes ses faces, mais des troubles, qui se sont encore produits sur d'autres points du territoire, immobilisent les bataillons qui auraient pu être disponibles. Cette agitation résulte du vaste plan kémaliste qui consiste à nous créer des difficultés partout, même en pays arabe, afin de nous obliger à disperser nos effectifs et à empêcher l'envoi de renforts à Aïn-Tab, où les troupes régulières préparent de grosses opérations.

L'état-major de l'armée, au courant de cette situation, veut en finir avec Aïn-Tab et décide que la plus grande partie des troupes de la division d'Alexandrette (4<sup>e</sup> D. I.) se portera sur Aïn-Tab en vue de faire tomber la place et de chasser les kémalistes des territoires soumis à notre mandat.

C'est le 20 novembre que ces troupes arrivent à Aïn-Tab. Le général Goubeau, commandant la 4<sup>e</sup> division, prend le commandement de l'ensemble des forces des 2<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> divisions, lesquelles comprennent à ce jour :

- 13 bataillons d'infanterie;
- 4 batteries de 75;
- 5 batteries de 65;
- Une demi-batterie de 105;
- Une demi-batterie de 155;
- 1 régiment et demi de cavalerie;
- 1 escadrille,



Croquis n° 13.

Ce qui fait en tout, avec les services divers, compagnies du train et chamelière, sections de munitions, ambulances, etc..., un total de 12.000 hommes et 6.000 animaux.

Le général est mis au courant de la situation intérieure d'Aïn-Tab, ainsi que des concentrations de forces régulières nationalistes vers Bédir-Keui, Sou-Boghaz et Nizib. Il décide d'investir la ville avec :

- 6 bataillons;
- 2 batteries de 75;
- 1 batterie de 65;
- La batterie lourde;
- 1 escadron de cavalerie,

Et, avec le gros des forces, d'organiser des colonnes légères pour agir contre l'ennemi de l'extérieur.

L'investissement de la ville est complètement réalisé le 21 novembre; il est divisé en quatre secteurs (voir croquis n° 3).

Secteur nord-ouest : de la route de Marache incluse à la piste de Rum-Kalé exclue; effectif : 2 bataillons.

Secteur nord-est : de la piste de Rum-Kalé incluse à la route de Sadjour incluse; effectif : 2 bataillons, 1 section de 65.

Secteur sud : de la route du Sadjour exclue au marabout sud d'Aïn-Tab inclus; effectif : 1 bataillon de Sénégalais, 1 compagnie et demie de mitrailleuses de coloniaux.

Secteur ouest : du marabout exclu à la route de Marache exclue et postes : église latine transversale, village kurde, ferme des spahis, réduits de la zone et du collège américain; effectif : 1 bataillon de Sénégalais, 1 compagnie et demie C. M. de coloniaux.

Toute l'artillerie, sauf la section de 65 affectée au secteur nord-est et une section de 75 en batterie au collège américain, est répartie sur le plateau du ma-

rabout en des points convenables pour bien remplir les missions de barrage en avant et en arrière des unités de blocus, celles-ci pouvant être attaquées des deux côtés.

Les missions de chaque secteur sont arrêtées et portées à la connaissance de tous les intéressés; les barrages sont repérés, un code de signaux est établi, les P. C. sont reliés téléphoniquement les uns aux autres; les travaux de fortification commencent le jour même de la mise en place des unités, et les harcèlements sur les retranchements ennemis recommencent avec beaucoup d'intensité. Cette fois, la ville est bien coupée de toutes parts avec l'extérieur et le plus petit ravitaillement ne peut plus pénétrer.

Dès le 23 novembre, l'ennemi de l'extérieur tente une action sur les troupes du blocus; il choisit comme point-d'attaque le secteur ouest; son artillerie envoie dans l'après-midi une centaine d'obus de 77 et 105 sur nos positions, en même temps qu'elle tire une dizaine de 105 sur le collège américain, où sont installés le P. C. et les centraux téléphoniques.

A partir de 13 heures, les observateurs aperçoivent distinctement des infiltrations de fantassins turcs se faire vers nos lignes, par les pentes du col de Beyler-Beylic; les petits groupes de deux ou trois hommes disparaissent ensuite dans une profonde et large dépression située à environ trois kilomètres de notre front.

A 22 heures, la fusillade éclate sur tout le front du secteur nord-ouest et, à minuit, les Turcs donnent l'assaut sur notre ligne extérieure, de part et d'autre de la piste de Beyler-Beylic; leurs vagues se brisent sur nos organisations et sont refoulées par une vigoureuse contre-attaque qu'exécute la réserve de secteur;

la fusillade se continue jusqu'à l'aube, mais les assauts ne sont pas renouvelés.

Nos pertes sont de deux tués, dont un officier, et quelques blessés légers.

Le 27 novembre, toujours dans la nuit, les Turcs recommencent leur attaque sur le même point; même préparation d'artillerie, même infiltration que le 23 et acharnement plus grand dans l'assaut; celui-ci est renouvelé trois fois, mais échoue à chaque tentative. Au lever du jour on relève, à deux ou trois pas de nos lignes, quelques cadavres turcs que l'ennemi n'a pu emporter.

Ces premières opérations sur le blocus donnent une grosse confiance à nos tirailleurs dans la solidité de nos organisations, en même temps qu'elles démoralisent les troupes assaillantes, qui se montreront assez timides dans leurs actions ultérieures.

#### **Colonne sur Nizib. (Voir croquis n° 9.)**

Avant d'entreprendre quoi que ce soit sur la ville, le général Goubeau tient à battre, détruire ou repousser les formations régulières et les bandes signalées vers Sou-Boghaz et Nizib. A cet effet, plusieurs colonnes légères quittent Aïn-Tab dans la nuit du 23 au 24; elles bousculent, à la pointe du jour, des détachements kémalistes retranchés sur les hauteurs 1043 et 1069, les poursuivent dans leur retraite et vont bivouaquer le soir à Sou-Boghaz et Bédir-Keuï, cantonnements habituels des réguliers.

Dans la soirée, le général Goubeau est informé que des forces ennemies importantes se trouvent vers Gullu; il décide de marcher contre elles dès le lendemain matin; les colonnes se mettent en route avant le jour et rencontrent les Turcs retranchés sur les hau-

teurs nord et sud de Gullu. Les kémalistes résistent plus énergiquement que la veille, mais, menacés d'enveloppement, ils abandonnent la partie et se retirent vers l'est en plusieurs détachements, que harcèle la cavalerie française. Les colonnes bivouaquent le soir à proximité du village d'Orul.

Le lendemain 26, elles reprennent leur poursuite en direction de Nizib, dépassent cette ville et progressent vers l'Euphrate, où la cavalerie arrive juste pour voir les derniers éléments ennemis traverser le fleuve et débarquer de l'autre côté. Notre artillerie met en batterie et tire sur les fractions qu'elle peut encore atteindre; les pièces turques ripostent, et pendant plus d'une heure c'est un duel d'artillerie dans lequel nous finissons par avoir le dessus.

Il n'est pas possible d'aller plus loin, les moyens de franchissement du fleuve font défaut, et, d'autre part, le ravitaillement emporté ne permet pas une poursuite plus longue. La colonne revient à Nizib, où elle séjourne les 27 et 28 novembre, et où le général Goubeau procède à la révocation des autorités nationalistes, qu'il remplace par des fonctionnaires connus pour leur modération.

De retour à Aïn-Tab, le 30, la colonne repart le lendemain en direction générale de Marache, où des forces ennemies ont été signalées vers Keudjeugué. Elle trouve peu de monde devant elle, sa cavalerie pousse jusqu'à l'Ak-Sou sans rencontrer de résistance, et le 2 décembre tout le monde rentre à Aïn-Tab où arrive aussi le général de Lamothe, commandant le territoire.

Le 30 novembre, le général Goubeau adresse à Euz-Démir un ultimatum contenant des propositions très conciliantes en cas de reddition de la ville; le chef kémaliste y répond le 2 décembre par des contre-propo-

sitions, dont quelques-unes peuvent être discutées. Une nouvelle lettre lui est envoyée pour l'engager à une entrevue où propositions et contre-propositions seraient examinées en vue d'un accord honorable pour les kémalistes, mais Euz-Démir n'y répond pas.

#### RENSEIGNEMENTS SUR L'ENNEMI.

D'utiles renseignements ont été recueillis au cours des dernières opérations :

a) *Intérieur.* — Les forces nationalistes de la ville d'Aïn-Tab sont de deux catégories :

1° Des réguliers, comprenant des jeunes gens de 24 à 28 ans, recrutés à Aïn-Tab et dans les environs; au total 2.000.

2° Des irréguliers, comprenant les hommes valides de 29 à 45 ans, dont une partie a été armée et répartie dans les postes. L'autre fraction constitue les travailleurs qui, jour et nuit, améliorent et renforcent les organisations défensives.

L'armement est composé en grande partie de fusils turcs avec un complément de fusils russes, français, italiens et anglais; on compte une dizaine d'armes automatiques; l'approvisionnement en munitions s'élève à un million de cartouches. Il n'y aurait pas plus d'un mois de vivres pour les 20.000 habitants qui sont encore en ville.

b) *Extérieur.* — La 5<sup>e</sup> division turque, commandée par Kénan bey, arrive à Nizib le 12 novembre avec seulement 3 bataillons de réguliers et plusieurs canons; Kénan bey est acclamé par les habitants; il annonce qu'il va chasser les Français et marcher ensuite sur Alep; mais, après son échec du 16 novembre sur

notre convoi de ravitaillement, l'enthousiasme se refroidit beaucoup en ville de Nizib.

Surviennent alors les événements du 25 novembre; ce sont d'abord les bandes d'irréguliers, battues par les colonnes du général Goubeau, qui traversent la ville dans le plus grand désordre et fuient vers l'est; et c'est ensuite Kénan bey lui-même, avec ses réguliers et ses canons; en passant, il donne l'ordre de distribuer les stocks de vivres aux habitants, repart aussitôt pour Biredjik et passe sur la rive gauche de l'Euphrate avec toutes ses troupes.

Cette fois, une profonde consternation règne dans la ville de Nizib.

Kénan bey ne reste cependant pas longtemps au delà de l'Euphrate, il revient à Nizib après le départ du général Goubeau; il réorganise ses forces dans la région nord d'Ain-Tab et combine, paraît-il, avec la division de Marache, de nouvelles attaques sur notre blocus.

De la division de Marache, on ne connaît pas grand'chose; toutefois, le 27<sup>e</sup> régiment a été identifié aux combats des 23 et 27 novembre. Cette unité aurait un effectif d'un millier de réguliers environ, et comprendrait, en outre, une artillerie de cinq pièces : une de 105, deux de 77 et deux de montagne. Le moral y est, dit-on, déplorable, les soldats cherchent à désertir au moindre indice de combat et l'esprit des officiers n'est pas meilleur.

Lors de l'attaque du 27 novembre, sur le secteur nord-ouest du blocus, le commandant du 3<sup>e</sup> bataillon du 27<sup>e</sup> régiment refusa tout d'abord d'obéir à l'ordre d'assaut donné par le chef de corps, et ce n'est que sur menace de ce dernier qu'il l'exécuta, comme en témoigne bien le billet suivant, trouvé sur le cadavre de l'adjoint au chef de bataillon :



« *Ordre au commandant du 3<sup>e</sup> bataillon.*

» Au cas où tu n'entreprendrais pas l'attaque, tu es responsable, je t'ordonne d'attaquer tout de suite.

» *Signé* : Le commandant du 27<sup>e</sup> régiment. »

A l'intérieur, Euz-Démir recommence ses essais d'intimidation sur les Arméniens; le 4 décembre, il leur adresse une nouvelle proclamation dans laquelle il fait connaître les derniers gros succès remportés par les kémalistes sur les Arméniens du nord; il termine en invitant les Arméniens d'Aïn-Tab à faire leur soumission, car, affirme-t-il, des renforts sont en route et les Français seront battus. Ce qui ne l'empêche pas, le même jour, d'adresser à Kénan bey une demande de secours, en spécifiant bien que la ville sera obligée de se soumettre si on ne lui vient pas en aide.

Le 10 décembre, la neige tombe en abondance, les Turcs manifestent leur allégresse et crient aux Arméniens que le moment attendu est arrivé : le mauvais temps va enfin délivrer Aïn-Tab.

Jusqu'au 20 décembre, en raison de la neige, les Turcs se tiennent relativement tranquilles; ceux de la ville continuent à tirailler sur nos organisations, mais avec une intensité bien diminuée. De notre côté, au contraire, on redouble d'activité : le 10 décembre, une opération est exécutée sur la partie est de la ville en vue de resserrer le blocus.

Le 14 décembre, un détachement de toutes armes est envoyé en reconnaissance dans la région Samkeuï, Beyler-Beylic; il ne rencontre que des isolés. Et tous les jours les harcèlements sur la ville et les retranchements turcs se font très violents.

Mais le général Goubeau est rappelé avec ses troupes; des soulèvements assez sérieux se sont produits

sur le territoire de la 4<sup>e</sup> division; il faut aller les réprimer. Voilà qui ne va pas arranger nos affaires à Aïn-Tab; ce retrait d'une partie de nos forces va redonner confiance aux kémalistes, et il faut s'attendre à de nouvelles attaques, plus sérieuses qu'autrefois, car les forces kémalistes se sont beaucoup accrues et les nationalistes ont déclaré bien haut qu' « Aïn-Tab était leur Verdun »!

---

### CHAPITRE XIII

**Période du 18 décembre 1920 au 9 février 1921.**

La 4<sup>e</sup> division part le 18 décembre; elle laisse à Aïn-Tab trois de ses bataillons, absolument indispensables pour maintenir le blocus; les forces françaises restant à Aïn-Tab, sous le commandement du lieutenant-colonel Andréa, comprennent à ce jour :

- 9 bataillons, dont 4 à effectif réduit (moins de 300 combattants);
- 2 petits escadrons de spahis (80 sabres chacun);
- 1 batterie et demie de 65 de montagne;
- 2 batteries et demie de 75;
- Une demi-batterie de 155;
- 1 section de chars de combat;
- 1 section de munitions;
- 1 section du génie;
- 1 compagnie du train;
- 1 compagnie chamelière;
- 1 ambulance,

Soit environ 6.500 hommes et 3.000 animaux.

Le blocus de la ville exige sept bataillons. Il en reste donc deux pour assurer l'escorte des convois de ravitaillement. Comme il y a un convoi par semaine, dont la durée de voyage est de cinq jours, il s'ensuit que cinq jours sur sept il n'y a pas de réserve générale à Aïn-Tab, situation pas très brillante, mais dont il faut se contenter puisqu'il n'est pas possible de faire autrement.

Sept bataillons sont nécessaires pour garder le blocus, en raison du faible effectif de quatre d'entre eux,

et en raison aussi de la situation topographique de la ville, au fond d'une cuvette, dont il faut nécessairement tenir les bords, ce qui exige un développement de front d'une vingtaine de kilomètres (voir croquis n° 13).

Il faut aussi noter que les unités ont à se garder à la fois, du côté de la ville et vers l'extérieur et que cette situation n'est pas sans péril pour elles. Depuis longtemps, elles travaillent à renforcer les organisations défensives, mais le fil de fer manque complètement et c'est par un sérieux réseau de feux de flancquement qu'elles peuvent se mettre à l'abri des entreprises de nuit de l'ennemi.

Les groupes de combat, ou postes plus importants, sont plus ou moins espacés : 150 à 200 mètres, quelquefois davantage; pendant le jour, rien ne peut franchir les lignes, mais la nuit, des isolés peuvent réussir à passer malgré la circulation des patrouilles. En tout cas, les groupes importants et à plus forte raison les ravitaillements ne peuvent pénétrer. C'est là l'essentiel.

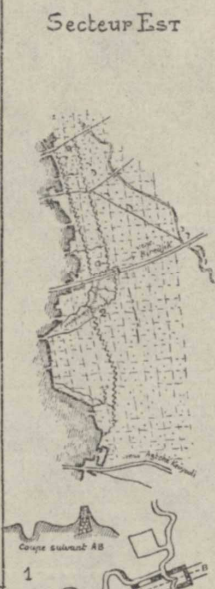
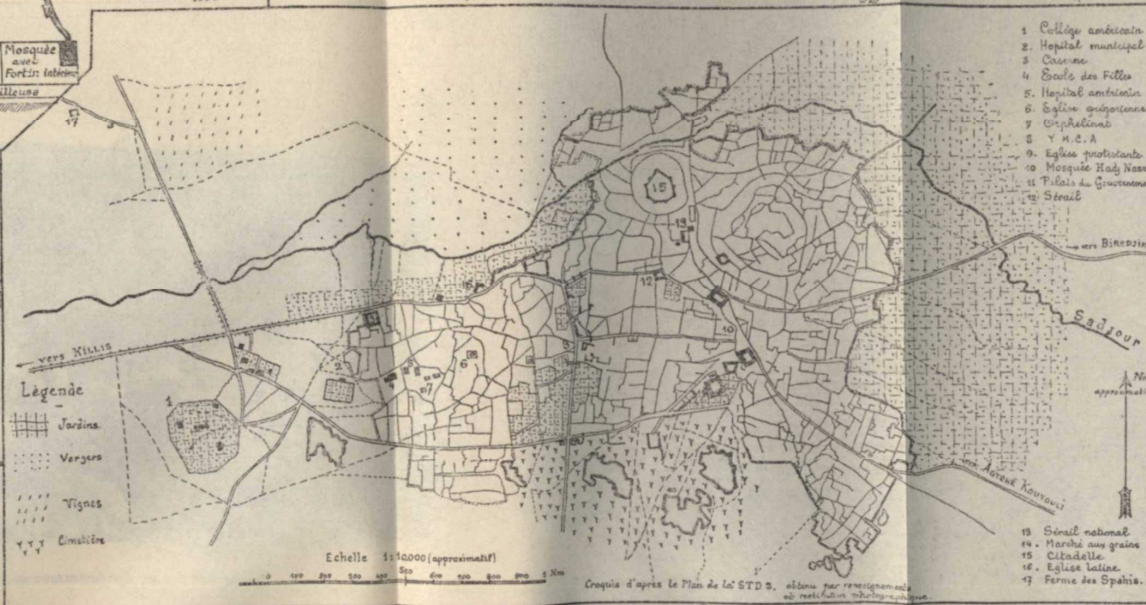
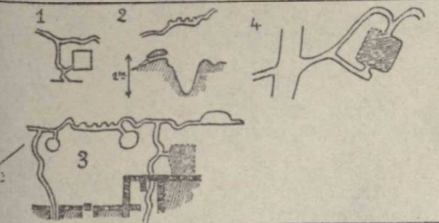
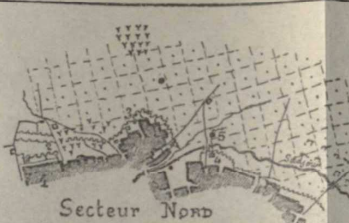
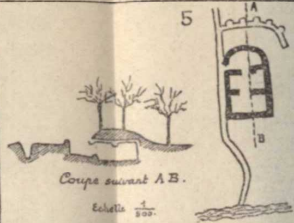
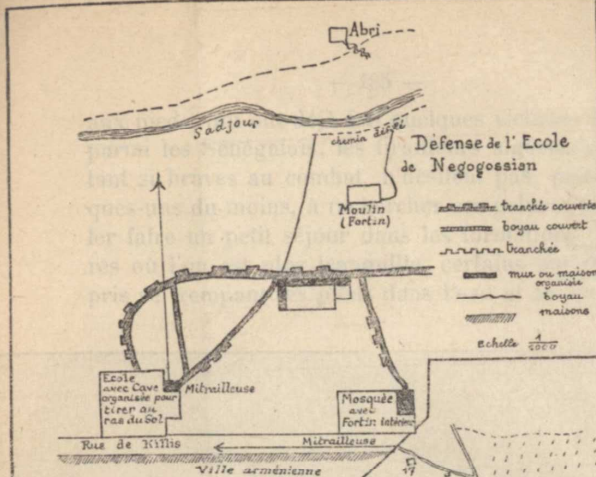
Nous avons aussi contre nous le mauvais temps; la neige a fait son apparition et nous en aurons, paraît-il, jusqu'en mars; des mesures sont prises pour réduire le plus possible les indisponibilités et les évacuations.

C'est d'abord la construction d'abris assez vastes, où, la nuit, les tirailleurs se réunissent par groupes autour de braseros allumés; ils préparent le thé qui leur a été distribué dans la journée et cela les tient éveillés pendant les heures où l'attaque ennemie est le plus probable; de cette façon, les surprises sont à peu près évitées, et nos soldats ne se laissent pas engourdir par le froid.

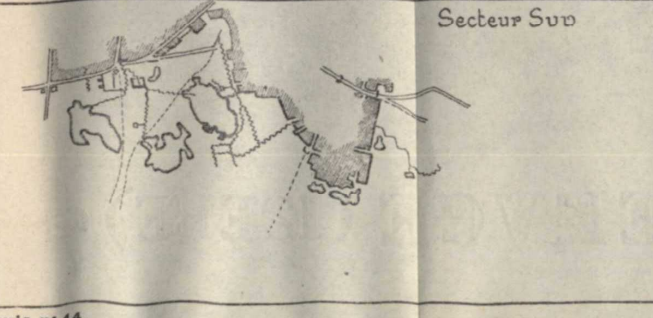
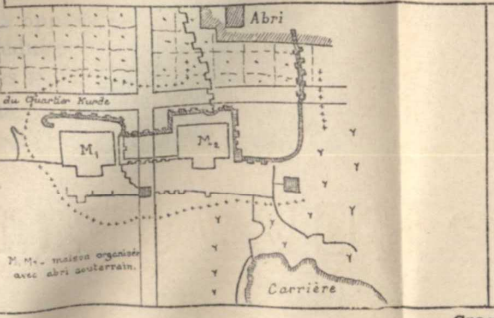
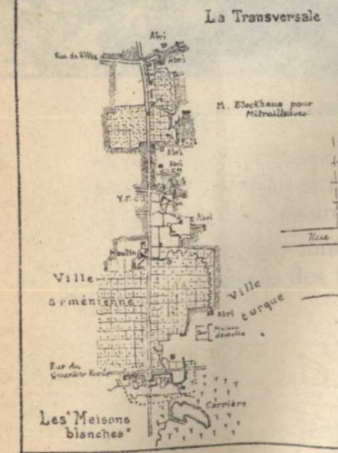
Il est, en effet, nécessaire de prévenir les engelures

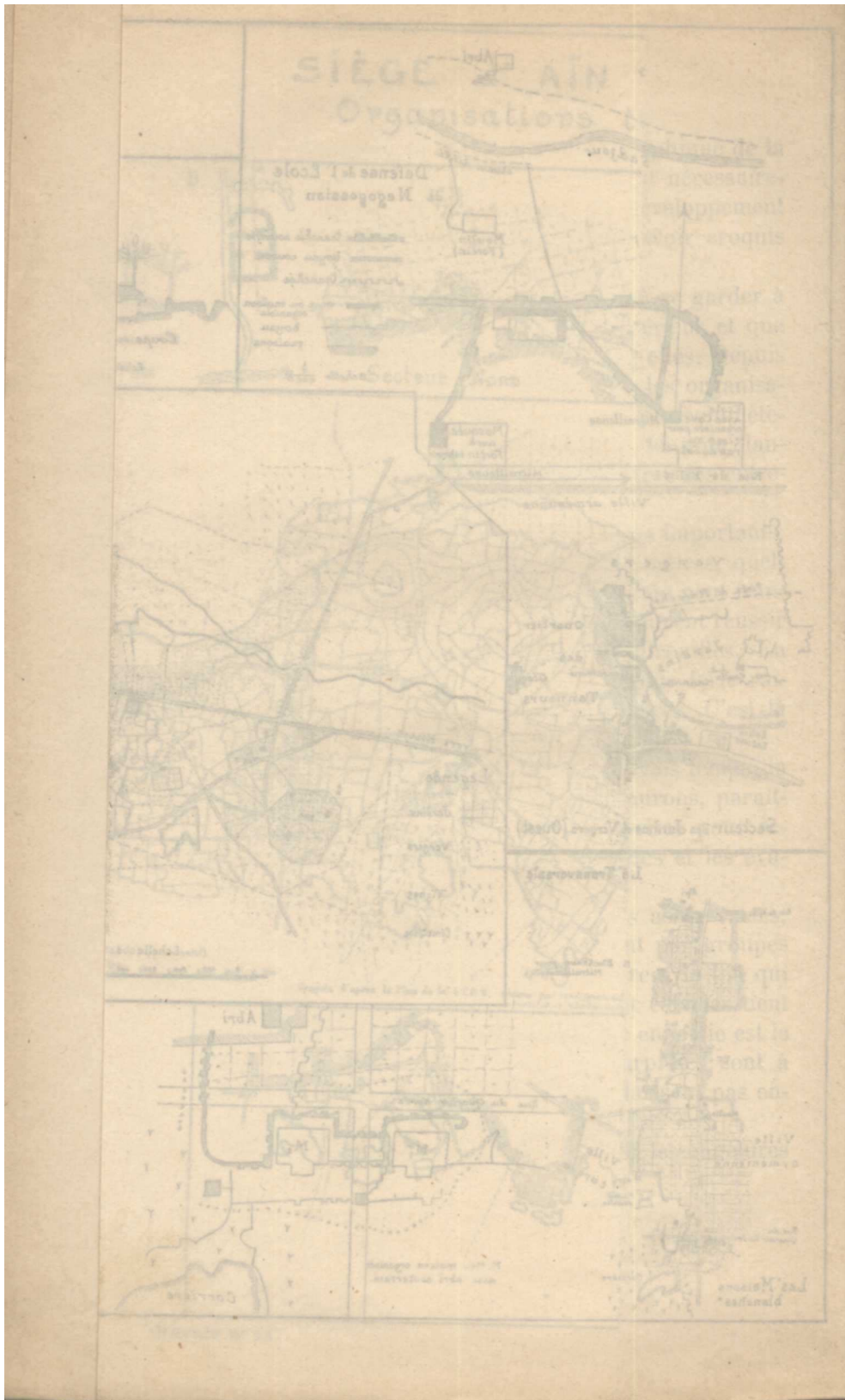
# SIÈGE d' AÏN TAB (1920-21)

## Organisations turques



- 1 Collège arménien
- 2 Hôpital municipal
- 3 Caserne
- 4 Ecole des Filles
- 5 Hôpital arménien
- 6 Eglise arménienne
- 7 Orphelinat
- 8 Y.M.C.A.
- 9 Eglise protestante
- 10 Mosquée Hadj Nass
- 11 Palais du Gouvernement
- 12 Sérail
- 13 Sérail national
- 14 Marché aux grains
- 15 Citadelle
- 16 Eglise latine
- 17 Ferme des Spahis





aux pieds, qui ont déjà fait quelques victimes surtout parmi les Sénégalais; les tirailleurs algériens, pourtant si braves au combat, n'hésitent pas, pour quelques-uns du moins, à rechercher ces gelures pour aller faire un petit séjour dans les formations sanitaires où l'on est plus tranquille; certains ont été surpris se trempant les pieds dans l'eau et les exposant



Siège d'Aïn-Tab. — Poste de commandement d'un bataillon.

ensuite au froid jusqu'à apparition d'engelures. Pour réprimer ces faits et réduire le plus possible les cas de gelures, les mesures suivantes sont prises :

1° Dans chaque unité, graissage des pieds, le soir après l'exécution des corvées, avec de la graisse de

mouton fondue, préparée et distribuée par le service du ravitaillement, opération contrôlée par les officiers et sous-officiers;

2° Les médecins font souvent déchausser les hommes qui se présentent à la visite, et signalent ceux d'entre eux qui n'ont pas les pieds graissés;

3° Tout homme signalé par les médecins ou les commandants d'unité, comme n'ayant pas exécuté les ordres et les conseils donnés relativement au graissage des pieds, est puni de 15 jours de prison, ce qui retarde d'autant son départ du Levant; une punition semblable est infligée aux militaires entrant dans les formations sanitaires pour gelures aux pieds.

On peut affirmer, d'accord avec les médecins, que ces mesures ont parfaitement enrayé l'espèce d'épidémie de « gelure aux pieds » qui commençait à se propager dans la colonne, qu'elle soit le fait de la négligence des hommes ou de leur désir de se faire hospitaliser; le remède a été excellent en tant que conservation des effectifs.

#### Attaque du 20 décembre.

Comme cela était à prévoir, le départ de la 4<sup>e</sup> division a redonné de l'espoir aux nationalistes; ils exploitent contre nous la réduction de nos forces et s'apprêtent à nous attaquer.

Le 18 décembre, on signale une concentration de forces kémalistes dans la région nord d'Aïn-Tab; leur intention est de forcer le blocus et de ravitailler la ville; deux divisions prendraient part à l'attaque : celle de Kénan bey comprenant trois régiments, et la division de Marache dont la composition n'est pas connue; l'opération doit s'exécuter pendant l'absence du convoi de ravitaillement.



C'est le 18 décembre que le convoi quitte Aïn-Tab : dès le 19, on remarque que la circulation en ville turque est beaucoup plus grande qu'ordinairement, et on aperçoit des reconnaissances ennemies sur les hauteurs 1043 et 1069.

Le 20 décembre, un peu avant le lever du jour, notre front extérieur, entre les pistes de Bélir-Beylic et de Nizib est attaqué par des détachements turcs qui ont pu s'approcher de nos lignes à la faveur de la nuit ; les barrages d'artillerie et d'infanterie, déclanchés dès l'apparition des fusées-signaux lancées par les



Aïn-Tab. — Bivouac dans la neige d'une batterie de montagne.

unités attaquées, brisent l'assaut, et vers 7 heures, on aperçoit des groupes ennemis se replier, par petits paquets, en direction nord et nord-est, et s'arrêter en-

suite au delà de la portée de nos canons. Les patrouilles, détachées par les unités du blocus, ramènent dans nos lignes 8 réguliers dont 1 sous-officier, trouvés cachés dans un trou.

Un peu plus tard, vers 10 heures, les observateurs signalent de nouvelles infiltrations en direction de la route de Marache et des hauteurs d'Ibrahimli; entre 14 et 16 heures, l'artillerie turque exécute des repérages et bombarde le secteur nord-ouest, sur lequel elle envoie plus de 300 obus. A la tombée de la nuit, les kémalistes sont toujours en vue de nos positions, nous nous attendons à une attaque; les secteurs nord-ouest et nord-est particulièrement menacés sont renforcés chacun par une compagnie, prélevée sur les troupes des autres secteurs.

Au cours de la nuit il y a bien fusillade un peu partout, mais aucune attaque ne se produit et au lever du jour, l'ennemi a disparu.

Les prisonniers capturés la veille sont des réguliers du 24<sup>e</sup> régiment turc, le sous-officier donne les renseignements suivants :

La division Kénan bey (5<sup>e</sup>) repoussée au delà de l'Euphrate en fin de novembre par le général Goubeau, a repassé le fleuve aussitôt après le départ de Nizib de la colonne française. Elle est allée se refaire dans la région au sud de Kara-Dagh, où elle s'est livrée à des exercices d'attaque et à des travaux de fortification; elle a été passée en revue par le commandant du corps d'armée le 11 décembre, s'est concentrée à Sou-Boghaz (12 kilomètres nord d'Aïn-Tab) dans la nuit du 18 au 19, s'est approchée de notre front la nuit suivante et a attaqué le 20 au matin.

Cette attaque de la 5<sup>e</sup> division devait être appuyée à l'ouest par la 9<sup>e</sup> division venant de Marache, mais

cette dernière est arrivée en retard et ne s'est trouvée en mesure d'agir que le 20 décembre au soir.

L'ordre d'attaque a été précédé d'une proclamation de Kénan bey affirmant qu'une grosse partie des troupes françaises avait quitté Aïn-Tab et que celles qui restaient étaient trop faibles pour s'opposer au ravitaillement de la ville.

L'assaut a été mené par 5 bataillons : 2 du 14<sup>e</sup> régiment, 1 du 15<sup>e</sup>, et 2 du 24<sup>e</sup>; l'artillerie comprenait 8 canons; l'effectif total était d'environ 1.500 hommes; de nombreuses désertions se sont produites dès que l'attaque a été annoncée.

**Affaires de Kara-Heuyuk, Eté-Bey.** (Voir croquis n° 9.)

(23 décembre.)

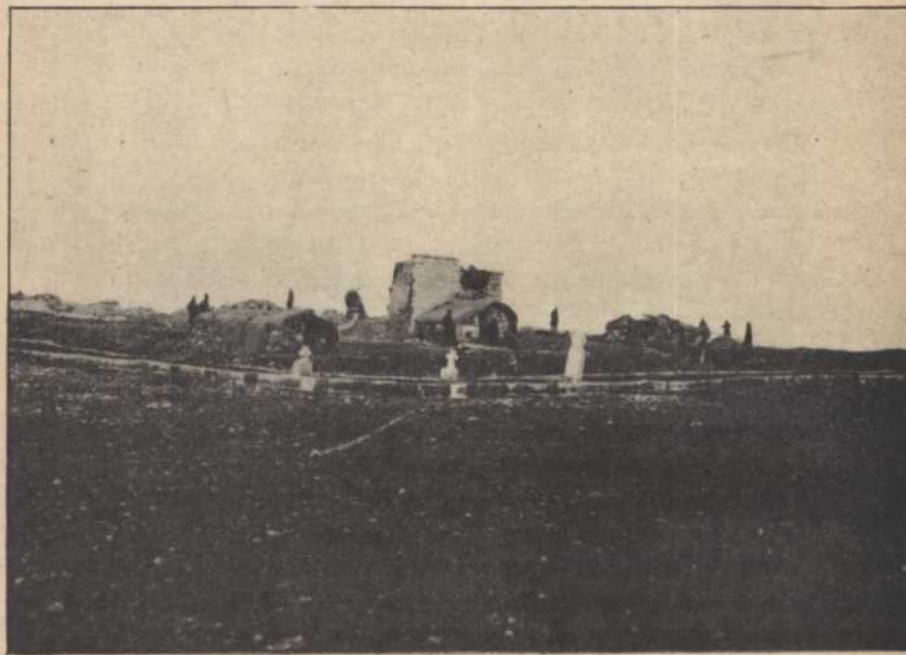
Le 22 décembre, une reconnaissance d'avion signale que les cantonnements turcs de Deulluk, Kara-Heuyuk, Eté-Bey et Sou-Boghaz paraissent très peuplés : le convoi de ravitaillement est rentré à Aïn-Tab la veille et la colonne dispose de toutes ses forces, on peut donc envisager une incursion sur les cantonnements ennemis; à cet effet, deux colonnes sont organisées et la manœuvre suivante est arrêtée :

1<sup>o</sup> Une colonne de « l'ouest » (3 bataillons, une demi-batterie de 65, une demi-batterie de 75, 2 pelotons de spahis) passera par la route de Marache, se rabattra par Samkeuï sur les villages Deulluk, Kara-Heuyuk, Eté-Bey, en les prenant par le nord et en cherchant à couper la retraite de l'ennemi de ce côté.

2<sup>o</sup> *Une autre colonne de « l'est » (2 bataillons, une demi-batterie de 65, 2 pelotons de cavalerie) passera par Geulludjé et Sou-Boghaz et se rabattra sur Eté-Bey par Bédir-Keuï pour empêcher la fuite de l'ennemi vers le nord-est.*

Les heures de départ sont calculées de façon que les deux détachements arrivent dans la région d'Été-Bey à peu près en même temps : soit 1 heure pour la colonne de l'ouest et 4 heures pour la colonne de l'est.

*Exécution.* — La colonne de l'ouest marche sans encombre jusqu'à Samkeuï; à partir de ce moment, sa



Le Marabout du plateau sud d'Aïn-Tab et tombes des soldats français qui ont défendu la position au cours du 3<sup>e</sup> siège (avril 1920).

flanc-garde de gauche est prise à partie par des groupes d'irréguliers installés sur les hauteurs de Keudjeugué; elle ne se laisse pas arrêter et continue sur son premier objectif qui est la croupe ouest de Kara-Heuyuk. Elle s'y heurte à des tranchées garnies de

réguliers que notre artillerie canonne vigoureusement; d'autre part, l'avant-garde ne laissant qu'un rideau dans la vallée du Sinek-Déré, se porte sur la partie est de la croupe de Kara-Heuyuk, prenant en flanc l'ennemi, qui se retire alors vers le nord.

La flanc-garde de gauche progresse ensuite sur Eté-Bey; elle trouve les hauteurs ouest du village solidement tenues par une compagnie turque; nouvelle préparation par l'artillerie qui, cette fois, est énergiquement contre-battue par les pièces ennemies. Nos tirailleurs continuent à s'infiltrer par le vallon nord d'Eté-Bey, en vue d'encercler la position turque, mais les kémalistes s'aperçoivent du mouvement et retraits vers l'est, non sans avoir prononcé auparavant, sur le groupe de tirailleurs le plus avancé, une contre-attaque très crânement conduite mais restée sans résultat.

La colonne de l'ouest atteint donc ses objectifs, mais celle de l'est ne peut remplir complètement sa mission; partie d'Aïn-Tab à 4 heures, elle surprend et met en fuite un poste ennemi installé au col ouest de 1043, enlève la hauteur 1043 assez fortement tenue, mais est arrêtée et immobilisée pendant près de deux heures par l'artillerie turque, sur les crêtes sud de Sou-Boghaz. Il ne lui est donc plus possible d'arriver à temps vers Eté-Bey pour tendre la main à la colonne de l'ouest, et les groupes nationalistes peuvent facilement se retirer vers le nord-est.

Les deux colonnes rentrent au bivouac d'Aïn-Tab dans le courant de la nuit suivante.

*Affaire du 27 décembre. (Voir croquis n° 9 et 13.)*

Le 26 décembre, le 17<sup>e</sup> convoi-navette quitte Aïn-Tab, escorté par trois petits bataillons, une batterie de 65 et un escadron de spahis. Des renseignements,

recueillis la veille et provenant de source sûre, annoncent de nouvelles tentatives turques sur les troupes d'investissement; notre adversaire va agir, cette fois encore, aussitôt après le départ du convoi de ravitaillement. Les dernières voitures de ce convoi ont à peine quitté le bivouac que les observateurs signalent de nombreux mouvements sur les crêtes Deulluk-Baba, Beyler-Beylic, 1043.

Le 27 décembre, à 4 heures, en pleine nuit, l'artillerie turque canonne les secteurs nord par 77 et 105; à 4 h. 30, les fantassins kémalistes, qui se sont approchés de nos lignes à la faveur de la nuit, se portent à l'assaut du secteur nord-ouest; on tient bon partout et plusieurs autres tentatives n'ont pas plus de succès.

Tout n'est pas terminé; à 7 heures, une nouvelle attaque est déclanchée sur le secteur nord-est, au nord de la route de Nizib, en même temps qu'une diversion se produit au défilé du Sadjour. Tous ces assauts sont arrêtés net par nos feux d'artillerie et de mitrailleuses; les groupes turcs se retirent ensuite vers le nord et l'est, mais ne s'en vont pas définitivement; ils se rassemblent hors de la portée de nos canons et attendent.

A 9 heures, l'artillerie ennemie se révèle sur les hauteurs sud du plateau du Marabout (sud d'Aïn-Tab); c'est la première fois que nous sommes inquiétés de ce côté, qui se trouve à l'opposé des communications turques; les batteries kémalistes, qui surplombent les nôtres, tirent à vue sur nos pièces; la canonnade est tout de suite très vive et, à certains moments, notre artillerie est réduite au silence; d'autre part, les crêtes sud commencent à se garnir de fantassins.

Notre front, de ce côté, est très peu défendu parce qu'il est ordinairement moins menacé que les autres,

et aussi parce qu'il ne reste aucune unité disponible à Aïn-Tab, le convoi étant en route. Il faut pourtant le renforcer, car tout indique une attaque générale ennemie pour la nuit prochaine et notre artillerie, installée tout entière sur le plateau de Marabout, est une proie bien tentante pour l'adversaire.

Il ne peut être question de prélever des éléments sur les forces des autres secteurs; ceux-ci viennent de se battre et restent toujours menacés. Pas davantage il ne peut être question de lever le blocus; la ville commence réellement à souffrir de la faim, il ne faut donc pas lui donner la possibilité de se ravitailler et compromettre ainsi l'échéance de la reddition.

Les mesures suivantes sont en conséquence prises :

1° Envoi d'un télégramme au poste du Sadjour, enjoignant à l'escorte du convoi, qui doit y arriver dans la matinée, de laisser les voitures à la garde du poste et de revenir sur Aïn-Tab attaquée en ne s'arrêtant nulle part et en prenant pour objectif d'attaque les hauteurs Kichriz-Mazmaz, sur lesquelles sont installées les batteries turques;

2° Tous les isolés et employés de la garnison : secrétaires, ordonnances, conducteurs, etc..., sont rassemblés et encadrés par des officiers et sous-officiers comptables ou employés; les groupes ainsi formés sont dirigés sur le plateau sud d'Aïn-Tab pour renforcer les soutiens d'artillerie et s'opposer à tout assaut ennemi sur nos pièces; la consigne est formelle : sous aucun prétexte on ne devra reculer.

Cette organisation des employés et le renforcement du secteur sud, habilement dirigés par le commandant Barnaud, officier supérieur énergique, s'exécutent fort bien et presque sans pertes, bien que l'artillerie turque ne cesse de tirer sur nos batteries jusqu'à la tom-

bée de la nuit. Les kémalistes font usage, pour la première fois, de canons de 150 avec lesquels ils cherchent à atteindre les P. C. et à écraser les réduits de la zone et du collège américain où sont rassemblés les organes vitaux de la défense.

A la nuit, on s'attend à être attaqué sur tous les fronts; chacun est à son poste, prêt à riposter. Une première attaque turque se déclanche vers 19 heures sur une compagnie coloniale qui garde le défilé du Sadjour; les marsouins tiennent bon et arrêtent l'assaut avec leurs mitrailleuses.

A 20 heures, une autre attaque se produit sur tout le front nord-ouest; elle aussi est repoussée; devant le front nord-est, une fusillade très nourrie est entretenue jusqu'à l'aube; les barrages d'artillerie sont déclanchés à plusieurs reprises à la demande de l'infanterie; aucun assaut ennemi ne se produit.

Sur le front sud, les fantassins turcs se sont rapprochés de nos lignes et, là aussi, la fusillade reste vive, mais jusqu'à minuit seulement. A ce moment, elle cesse brusquement et on n'entend plus un seul coup de fusil.

Pourquoi ce silence? C'est que le retour des trois bataillons d'escorte du convoi (rappelés par T. S. F.) est signalé; les nouvelles se propagent rapidement chez notre adversaire : il sait que le détachement français, arrivé au Sadjour dans la journée, en est reparti aussitôt pour voler à l'aide des troupes du blocus. Il craint pour ses canons et se replie en pleine nuit au nord d'Aïn-Tab. Lorsque, à la pointe du jour, l'avant-garde de l'escorte arrive sur le plateau de Mazmaz, elle ne trouve que des douilles d'obus, des étuis de cartouches et un régulier endormi qui est fait prisonnier.

C'est un bien magnifique effort que viennent de



fournir ces trois petits bataillons de tirailleurs algériens! Partis d'Ikis-Kouyou le 27 décembre, à 6 heures, arrivés au Sadjour vers midi, ils en repartent à 16 heures, marchent toute la nuit et sont en face du bivouac d'Aïn-Tab le 28 à 8 heures. C'est un record qui s'ajoute à la liste des beaux exploits dont sont coutumiers nos tirailleurs, et il convient de citer ici les noms des commandants de ces belles unités : chefs de bataillon Bocat et Didierjean, capitaine Bru.

Ces combats du 27 décembre constituent une belle page pour nos unités indigènes; aussi on ne peut faire mieux que d'insérer ici un passage du rapport adressé à l'armée par le général de Lamothe, commandant la 2<sup>e</sup> division :

La belle conduite de la garnison d'Aïn-Tab a été au-dessus de tout éloge. Menacé d'un danger sérieux, tout le monde s'est groupé autour du chef pour y faire face; les employés ont repris leur fusil, comme les artilleurs leur mousqueton; et, pendant que ce drame se déroulait à Aïn-Tab, les troupes d'escorte du convoi montraient une fois de plus les belles qualités de solidarité du soldat français.

Nos pertes sont lourdes : 8 tués, dont 2 officiers; 23 blessés, dont 3 officiers; 8 Arméniens tués et 20 blessés.

Celles de l'ennemi sont sévères : plus de 50 cadavres ont été laissés devant nos lignes, beaucoup d'autres ont été emportés, car il ne faut pas oublier que les Turcs enlèvent toujours les morts et les blessés qu'ils peuvent ramasser. Des renseignements recueillis plus tard et contrôlés accusent que 400 blessés sont passés par Bédir-Keuï le jour et le lendemain de cette affaire.

Après leur échec, les nationalistes se retirent : la 5<sup>e</sup> division entre Nizib et Rum-Kalé, la 9<sup>e</sup> dans la vallée de l'Ak-Sou, à une trentaine de kilomètres au nord-ouest d'Aïn-Tab. Jusqu'au milieu de janvier, il ne se

passé rien de bien important; il est vrai que pendant cette période la neige tombe en abondance, mais c'est surtout le besoin de se refaire et de se renforcer qui arrête les opérations de notre adversaire. Le temps presse pour lui : Euz-Démir jette le cri d'alarme le 10 janvier en avertissant Kénan bey, commandant la 5<sup>e</sup> division, que si la ville n'est pas secourue avant une vingtaine de jours, elle sera obligée de capituler faute de vivres.

On connaît l'importance des renforts parvenus ou attendus par les kémalistes : un détachement de 1.500 hommes, parti d'Islahié, a déjà rejoint; un autre de même importance, en provenance de Marache, doit arriver vers le 20 janvier; d'autres forces, envoyées de Mésopotamie, sont signalées vers Biredjik. Enfin, les kémalistes procèdent au recrutement des classes 1310 à 1316; ils ne renvoient d'ailleurs les classes antérieures que contre paiement d'une forte indemnité.

Le nombre de canons dont ils disposent dans la région est de 14.

Ce renforcement des troupes nationalistes indique bien que tout n'est pas fini et qu'il faut nous attendre à d'autres attaques. A nouveau, les patrouilles et les reconnaissances ennemies font leur apparition sur les hauteurs nord et nos avions signalent une circulation très dense dans les cantonnements nationalistes. C'est par une violente attaque sur un de nos convois que les Turcs vont commencer une nouvelle série d'agressions.

**Attaque du 19<sup>e</sup> convoi-navette (18 et 19 janvier 1921).**

(Voir croquis n° 15.)

Le 19<sup>e</sup> convoi de ravitaillement quitte Aïn-Tab le 14 janvier, escorté par deux bataillons, une batterie de

65 et un escadron; il arrive au Sadjour le 15, y séjourne les 16 et 17 et en repart le 18.

A l'aller, aucun indice ne fait supposer qu'il va être attaqué au retour; tout est normal dans la campagne et le poste du Sadjour, d'habitude bien renseigné, n'a absolument rien appris.

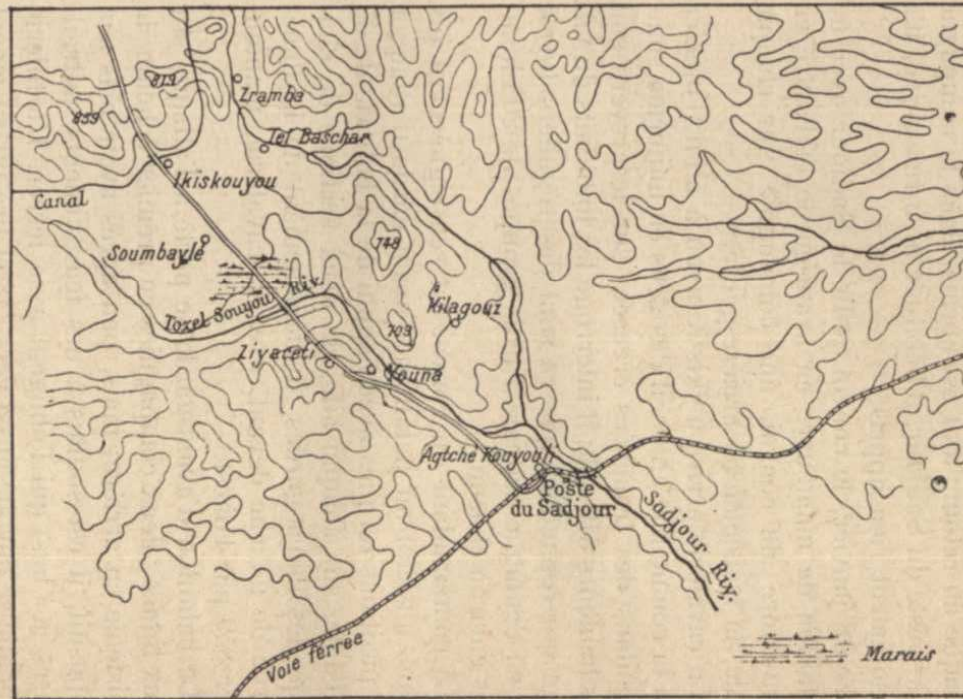
Le 18 janvier, le convoi quitte le Sadjour avec un bataillon de manœuvre en avant-garde et l'autre en couverture du convoi, une compagnie sur chaque flanc, la troisième en arrière-garde.

La cavalerie arrive à Ikis-Kouyou à midi; l'officier qui la commande aperçoit des gens en uniforme sombre dans des tranchées creusées sur les revers sud des hauteurs 819-859; il interroge les habitants du village qui répondent que ce sont des réguliers turcs; on en distingue nettement trois groupes de 200 hommes environ chacun.

Le commandant du convoi est renseigné et il ordonne aussitôt au bataillon d'avant-garde d'attaquer les positions turques avec l'appui de la batterie de 65 et l'aide, sur chaque aile, de deux sections de chacune des flancs-gardes, le détachement de la flanc-garde de gauche devant, avec la cavalerie, manœuvrer 859 par l'ouest.

Le bataillon d'avant-garde se porte à l'attaque sur deux lignes : deux compagnies en premier échelon, la troisième en arrière; mais, peu après avoir pris son dispositif, il est soumis à des feux violents (mitrailleuses et obus) qui l'obligent à se terrer. L'artillerie ennemie se dévoile aussi vers 748 et tire furieusement sur le convoi; d'autre part, de nombreux groupes ennemis sortent de la vallée du Sadjour, au nord de 748, et se portent à l'attaque du détachement français.

Devant cette situation nouvelle, le commandant du convoi décide de ramasser ses forces sur la tête pour



Attaque du 19<sup>e</sup> convoi-navette (18 et 19 janvier 1921).  
 Croquis n° 15.

être en mesure de mieux résister; il fait stopper le bataillon d'avant-garde et lui recommande de tenir ferme face au nord et de surveiller sa droite. Pour parer à l'attaque qui vient de l'est, il fait passer à droite ce qui reste de la flanc-garde de gauche, c'est-à-dire un peloton, et il rappelle le peloton de cette même flanc-garde qui devait primitivement manœuvrer 859 par l'ouest.

Il envoie dire au commandant du train de faire activer la marche des voitures et de faire former le parc à l'ouest du village d'Ikis-Kouyou, de part et d'autre de la route, et, enfin, il rédige une dépêche à l'adresse d'Ain-Tab, qu'il peut encore faire porter au poste du Sadjour.

*Situation à 14 h. 30 :*

a) Au nord, le bataillon avant-garde, bien que violemment bombardé, fait tête à l'ennemi du nord avec ses deux compagnies de première ligne; la compagnie du deuxième échelon fait avorter un assaut de 400 Turcs dirigé sur le flanc droit du bataillon;

b) A l'est, la situation est critique; l'ennemi est très en force, il s'avance à l'attaque sur un front de trois ou quatre kilomètres avec des tirailleurs en première ligne, suivis par des petites colonnes par un. Nous n'avons à lui opposer, de ce côté, qu'une compagnie et demie : la compagnie constitutive de la flanc-garde et le peloton qui vient de la flanc-garde de gauche.

Ces deux unités sont très éloignées l'une de l'autre parce que le convoi s'est très allongé pendant la marche; la compagnie du sud, disposée à 1.200 mètres à l'est de la route, pour couvrir le passage des voitures dans les marécages de Soumbaylé, est fortement attaquée par des groupes dix fois plus nombreux

qu'elle; elle résiste très bien et les Turcs, de ce côté, sont arrêtés.

Mais, au centre, il y a un grand trou vers lequel s'avancent des colonnes kémalistes, et celles-ci s'appêtent à prendre à revers la compagnie du sud lorsque, heureusement, le deuxième peloton de la flanc-garde de gauche et une section de mitrailleuses arrivent à temps pour arrêter la progression ennemie;

c) A l'ouest, un escadron kémaliste s'avance en fourrageurs sur le flanc gauche du convoi; de ce côté, il n'y a plus de flanc-garde, la compagnie qui s'y trouvait au début du combat ayant été rappelée sur le flanc droit. Les conducteurs, dont les voitures sont parquées, sont rassemblés en plusieurs groupes sous le commandement d'officiers isolés qui rejoignent Aïn-Tab; on leur adjoint un peloton de cavalerie à pied et une section de mitrailleuses et l'ensemble arrête les cavaliers turcs;

d) Les voitures sont très longues à se rassembler parce qu'elles s'embourbent dans les marais de Soum-baylé, et aussi parce que l'artillerie adverse tire sans relâche sur ce passage, tue de nombreux attelages, ce qui embouteille la route encore davantage.

*Situation vers 17 heures :*

a) Au nord, tout va bien; les assauts turcs sont nombreux, mais la situation est rétablie, chaque fois, par des feux ou des contre-attaques.

b) A l'ouest, les cavaliers kémalistes ne peuvent reprendre leur progression;

c) A l'est, la bataille se continue violente, mais l'infiltration de l'adversaire dans le trou qui existe au centre est toujours jugulée. L'ennemi reporte son gros effort vers le sud et la compagnie de flanc-garde de ce

côté, ainsi que la compagnie d'arrière-garde, trop vivement pressées, sont obligées de se replier; elles le font par échelons, en ordre parfait, en infligeant des pertes sévères aux nationalistes. Ceux-ci atteignent quand même la piste suivie par les voitures, mais il est trop tard : le convoi a pu obliquer vers l'ouest; l'arrière-garde fait alors front tout entière et, à 400 mètres, avec toutes ses armes réunies, exécute un feu rapide et meurtrier qui arrête l'adversaire.

*Nuit du 18 au 19.*

La nuit tombe; les Turcs, très éprouvés et très impressionnés par la belle résistance des nôtres, cessent de poursuivre. Les voitures qui ont encore des attelages rejoignent le parc; on organise le bivouac. Les faces est, sud et ouest sont formées sans grande difficulté; il n'en est pas de même au nord, où le bataillon avant-garde doit exécuter un repli au cours duquel nos tirailleurs, mêlés aux Turcs, font jouer la crosse autant que la baïonnette; le bataillon s'installe ensuite sur les emplacements qui lui ont été assignés.

Le bivouac est constitué; on s'enterre à la hâte sur les quatre faces et on réorganise les unités.

A 22 heures, le feu cesse de partout; le commandant du convoi réunit alors ses officiers supérieurs pour s'entendre avec eux sur le parti à prendre pour le lendemain. Il envoie d'abord une reconnaissance sur le col d'Ikis-Kouyou (entre 819 et 859), laquelle y trouve l'ennemi en force. Impossible donc de reprendre la marche; le commandant décide alors de rester sur place et d'attendre le secours qu'il espère de la garnison d'Aïn-Tab; il envoie à tous l'ordre de « résister jusqu'au bout coûte que coûte ».

La nuit est relativement tranquille; quelques obus tombent encore sur le bivouac, mais la fusillade est nulle; les Turcs se sont un peu retirés pour éviter nos feux.

Le lendemain, à l'aube, tout paraît tranquille, mais les kémalistes sont toujours là, sur les quatre faces, à un kilomètre environ; une nouvelle reconnaissance trouve le col d'Ikis-Kouyou toujours fortement occupé.

A 8 heures, l'artillerie ennemie recommence ses tirs, mais ce ne sont plus les rafales de la veille; quelques obus de temps en temps : les munitions se font rares.

A midi, on constate que des petits groupes se détachent des gros pour retraiter vers le nord-est et l'est; à 15 heures, tout s'éclipse et, à 16 heures, le détachement de secours envoyé par Aïn-Tab fait sa jonction avec le convoi.

#### **Organisation et marche du détachement de secours.**

A Aïn-Tab, le 18 janvier, à 13 heures, on entend distinctement le canon en direction du sud-est; à 15 heures, un avion qui vient en liaison signale que le convoi est attaqué vers Ikis-Kouyou par des forces turques pouvant être évaluées à un fort bataillon, divisées en trois groupes de 150 à 200 hommes chacun, établi sur les hauteurs 819 et 859.

Il y a, au convoi, un millier de combattants; les forces kémalistes ne dépassent pas 600 hommes; donc, rien à craindre. Toutefois, pour faciliter au convoi la traversée de la plaine de Sazguine, une forte compagnie, renforcée par un canon de montagne, est désignée pour aller prendre position sur les hauteurs de Néfak à l'aube du 19 janvier.

La nuit arrive; on n'entend plus le canon, c'est donc que l'ennemi s'est retiré.



Mais, vers minuit, arrive le télégramme suivant :

*Commandant 19<sup>e</sup> convoi-navette à commandant colonne Aïn-Tab.*

Des forces ennemies occupent les hauteurs nord d'Ikis-Kouyou : trois groupes de 150 hommes environ chacun sont dans des tranchées sur le versant sud de ces hauteurs. Une forte colonne turque se masse dans le ravin à l'est d'Ikis-Kouyou, et des détachements ennemis occupent des sommets sur un front de quatre kilomètres. Diversion par garnison d'Aïn-Tab est désirée.

La situation est très différente de celle déduite des renseignements arrivés pendant la journée. Il est évident qu'il faut aller au secours du convoi, mais il est indispensable aussi de conserver le blocus autour d'Aïn-Tab; la situation de la ville est signalée comme désespérée et nous attendons la capitulation d'un moment à l'autre.

Qu'avons-nous à craindre, le jour, quant au blocus? Peu de chose, car artillerie et mitrailleuses feront à peu près certainement échouer les attaques turques en concentrant sur elles tous leurs moyens. On peut, en conséquence, sans beaucoup risquer, réduire la densité d'occupation des lignes d'investissement.

Il n'en est pas de même pendant la nuit, où l'artillerie de la colonne, trop faible pour répartir ses barages sur le grand front que nous occupons, ne peut les déclancher que sur des zones repérées à l'avance. Si l'on affaiblissait le blocus par des prélèvements d'unités d'infanterie, l'adversaire pourrait trouver des fissures et rompre nos lignes.

En conséquence, il est décidé que tout le monde restera en place jusqu'à l'aube et qu'à ce moment il sera organisé une colonne de secours; les ordres sont envoyés pendant la nuit.

Le matin du 19, la colonne est constituée au collège américain; elle comprend un bataillon et demi d'infanterie, un peloton de cavalerie, un canon de montagne

(le seul disponible), la piste, très détremée, ne permet pas le passage de canons sur roues.

Le détachement ne peut se mettre en marche qu'à 10 h. 30 parce que certains des éléments qui le composent ont eu à marcher pendant plus de deux heures pour se rendre au point de concentration.

A 14 heures, la colonne débouche dans la plaine de Sazguine; les officiers aperçoivent à la jumelle trois canons turcs à 819, un autre à 859; ils voient aussi très nettement des éclatements d'obus français au-dessus des batteries kémalistes : tout va donc bien, le convoi résiste toujours.

La petite colonne se déploie pour manœuvrer 859 par l'ouest et se rabattre ensuite sur 819, mais dès qu'elle est aperçue, les Turcs exécutent un mouvement général de repli, les cavaliers vers l'ouest, les fantassins et les canons vers l'est, et, à 16 heures, la colonne de secours fait sa jonction avec le convoi sans avoir brûlé une seule cartouche.

A 18 heures, les deux détachements se mettent en route sur Aïn-Tab, où ils arrivent le 20, à 3 heures, absolument exténués.

Nos pertes sont lourdes : 32 tués; 109 blessés, dont 9 officiers; 193 animaux tués ou blessés; 42 voitures, brisées par les obus ou enlisées, ont dû être abandonnées.

Cette belle et glorieuse lutte d'un millier de soldats français, appuyés par quatre petits canons seulement et rivés à leur convoi, contre 4.000 à 5.000 Turcs ayant la liberté de leurs mouvements et disposant de dix canons, dont plusieurs lourds, fait le plus grand honneur aux braves qui l'ont soutenue et aux chefs qui l'ont conduite. Nous nous faisons un devoir de citer ici le nom du très brillant commandant du convoi : chef de bataillon Knall-Demars, du 19<sup>e</sup> tirailleurs, mal-

heureusement tué deux mois après au cours d'une autre affaire, et nous terminerons ce récit par l'insertion ci-après du télégramme du commandant en chef l'armée du Levant, adressé au général de Lamothe, commandant la 2<sup>e</sup> division :

J'adresse mes félicitations chaleureuses aux splendides soldats qui faisaient partie du 19<sup>e</sup> convoi-navette.

Comme vous le dites très justement dans votre transmission, le rapport émouvant du commandant Knall-Demars n'a pas besoin de commentaires, et les journées des 18 et 19 janvier comptent parmi les plus glorieuses de celles inscrites au journal de marche de la 2<sup>e</sup> division.

Je vous prie de dire à tous ma profonde gratitude, au commandant Knall-Demars, dont le coup d'œil, le sang-froid, le jugement ont montré qu'il est un vrai chef; aux officiers qui l'ont si bien secondé et à tous les gradés et soldats, dont l'abnégation et la farouche énergie en ont imposé à un ennemi très supérieur en nombre.

Les récompenses attendues seront largement données. Le sacrifice des morts d'Ikis-Kouyou n'aura pas été vain et c'est avec confiance que j'envisage l'avenir.

#### **Situation dans Aïn-Tab turque.**

La situation des Turcs dans Aïn-Tab devient plus mauvaise de jour en jour, les vivres font défaut, les soldats ont une ration encore suffisante, mais la population civile n'a presque rien; des déserteurs affirment que des personnes sont mortes de faim. Euz-Démir écrit à Salaheddine bey, commandant l'armée du sud, vers le 20 janvier, pour lui signaler la situation critique de la ville :

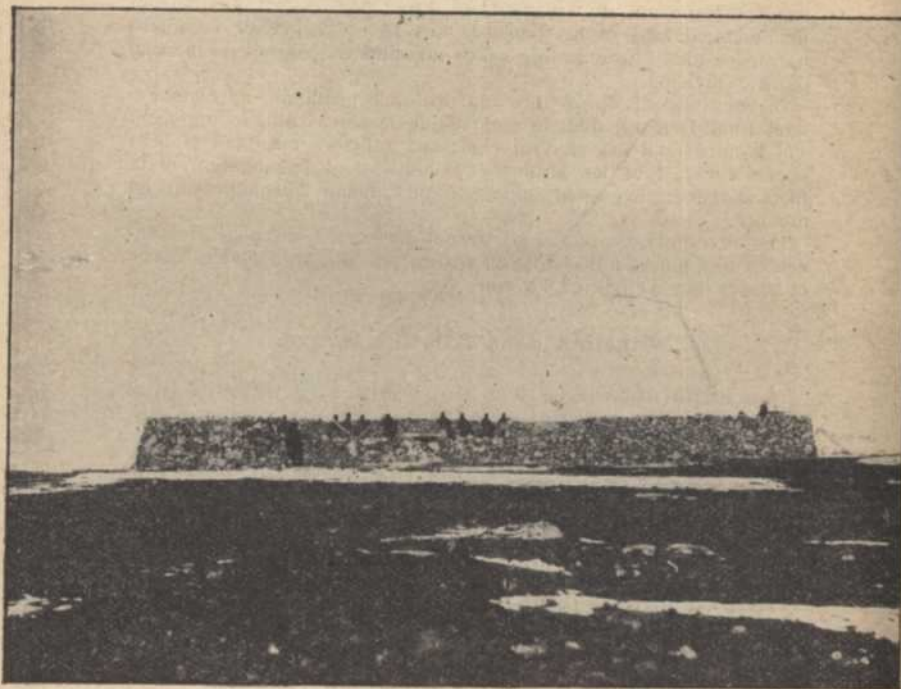
Il n'y a plus de vivres, dit-il dans sa lettre, tous les animaux ont été mangés : chameaux, chiens et chats. Trois tonnes de noyaux d'abricots, trouvés dans les magasins, ont été distribués pour l'alimentation, malgré l'avis contraire des médecins. Les habitants meurent de faim et, dans quelques jours, la famine sera complète.

Euz-Démir termine en demandant :

1<sup>o</sup> Qu'un sérieux effort soit fait pour secourir la ville;

2° L'autorisation d'essayer de percer le blocus pour s'en aller avec ses soldats.

Salaheddine bey répond de tenir encore quelques jours, qu'un gros effort allait être fait pour délivrer la garnison; des hommes et du matériel avaient été réunis dans ce but, mais la neige avait retardé l'exécution des opérations projetées.



Une redoute dans le secteur nord-est d'Aïn-Tab.

Après leurs attaques des 18 et 19 janvier, les Turcs se sont retirés dans leurs cantonnements de Sou-Boghaz, Bédir-Keuī, Kara-Heuyuk et Eté-Bey. Le commandant de la 5<sup>e</sup> division, Kénan bey, se rend à Bi-redjik le 20 janvier pour conférer avec d'autres chefs

militaires au sujet de l'organisation d'une nouvelle offensive sur le blocus français d'Aïn-Tab, ordonné par le quartier général de Diarbékir. Il est décidé, dans cette réunion, de faire appel aux bandes de Tchétés pour soutenir l'effort des troupes régulières.

**Démonstration par les chars de combat sur le secteur sud-ouest de la ville (25 janvier).**

Le 25 janvier, dès le lever du jour, l'artillerie turque canonne fortement les secteurs nord-ouest et nord-est, en même temps que les crêtes nord se garnissent de fantassins; les pièces ennemies ne tirent pas moins de 420 obus de tous calibres dans la matinée. On s'attend à un assaut pour la nuit prochaine; les secteurs menacés sont, en conséquence, renforcés chacun par une compagnie de voltigeurs et un peloton de mitrailleuses, en même temps qu'est alertée la réserve générale, forte d'un bataillon.

La nuit se passe pourtant bien tranquillement et, les jours suivants, on assiste à des échanges de communications par optique et par fusées entre la ville et les postes d'observations de l'extérieur.

Le 30 janvier, les chars de combat exécutent une petite opération de détail sur la lisière sud de la ville, dans la partie faisant face à nos postes du village kurde; le but est de constater la densité d'occupation des organisations de l'ennemi, de mesurer la vigueur de sa réaction et de l'obliger à une consommation importante de munitions, lesquelles, paraît-il, sont assez réduites actuellement.

L'action est préparée par le 155, appuyée par les batteries de 75 et protégée par des fractions d'infanterie et des sections de mitrailleuses.

Les chars pénètrent facilement dans les retranche-

ments turcs, se promènent sur la Transversale, le long de tranchées recouvertes de dalles de pierre disjointes par l'écartement desquelles les tirailleurs ennemis tirent à bout portant sur les chars.

Les tranchées grouillent de monde, le feu turc est très violent et la fusillade se généralise dans la partie sud de la ville, ainsi que sur toute la longueur de la Transversale.

Les chars continuent leur mission, accompagnés par une pluie de balles turques, font de nombreuses victimes avec leurs mitrailleuses et leurs canons de 37 et rentrent ensuite dans nos lignes où l'on peut compter plus de 400 traces de balles sur un seul appareil.

Le personnel servant est très éprouvé : le lieutenant commandant la section et cinq mécaniciens sont blessés; deux le sont très grièvement; ils sont aussitôt transportés à l'hôpital où les opérations nécessaires sont pratiquées sans retard.

Nous sommes fixés : l'ennemi est très vigoureux dans sa défense, ses organisations sont très solides et, quant aux munitions, il en possède encore pas mal, quoiqu'on dise.

#### AFFAIRE DU 31 JANVIER.

Le 31 janvier, à 1 h. 30, la garnison nationaliste de la ville prononce une violente attaque sur le blocus, en direction de la piste de Rum-Kalé, au point de liaison des secteurs nord-ouest et nord-est. L'ennemi de l'extérieur tente en même temps une diversion sur le secteur nord-est, de part et d'autre du col de la route de Nizib.

Les Turcs d'Aïn-Tab se sont ma-sés, à la faveur de la nuit, sur les pentes sud des contreforts situés de part et d'autre de la piste de Rum-Kalé et sur les-

quels sont établies nos organisations faisant face à la ville. Au lever de la lune, le contrefort, défendu par une compagnie de tirailleurs, est attaqué et manœuvré par deux forts détachements kémalistes de 200 hommes environ chacun. Le groupe de droite, arrêté par nos feux, se terre, renouvelle ses assauts une dizaine de fois au moins, mais sans plus de succès que la première.

Le groupe de gauche submerge un de nos postes qui vient de perdre son chef et qui, craignant d'être enlevé, se replie sur les emplacements de la réserve de point d'appui : la brèche est ouverte; l'ennemi s'y engouffre aux cris de : « Y Allah! Y Allah! » et poursuit sur le P. C. du commandant de compagnie. Le capitaine prend aussitôt le commandement de la section de réserve, renforcée par le poste qui s'est replié, et part énergiquement en contre-attaque, mais il tombe grièvement blessé; le lieutenant qui commande la section est tué et l'adjutant-chef qui le remplace est, lui aussi, fortement blessé. La contre-attaque ne peut plus avancer et la réserve se replie alors sur son emplacement de combat, où elle tient tête aux Turcs et leur interdit à son tour toute progression.

Ceux-ci glissent alors vers l'ouest, dans le ravin que suit la piste de Rum-Kalé; une centaine d'entre eux parvient à sortir de nos lignes et à s'enfuir vers l'extérieur; les autres sont obligés de rebrousser chemin et de revenir vers la ville, sous la poussée d'une contre-attaque judicieusement déclanchée par le chef du secteur nord-ouest au profit de son voisin.

Dans le secteur nord-ouest, l'unité qui occupe les hauteurs d'Achi-Baba est attaquée elle aussi, mais moins vigoureusement qu'à l'est; elle repousse tous les assauts.

A l'aube, les Turcs occupent toujours la partie du

contrefort qu'ils ont enlevée; d'autres groupes sont dans le ravin de Rum-Kalé. Notre artillerie exécute sur tout ce monde un tir efficace qui permet à la réserve de secteur de contre-attaquer et de rejeter définitivement l'ennemi sur la ville. A 8 heures, toutes les positions abandonnées au cours du combat de nuit sont réoccupées.

L'artillerie turque s'acharne alors avec ses pièces de gros calibre sur les P. C. du collège américain et sur les bâtiments où sont stockés les approvisionnements; elle occasionne des dégâts matériels importants; un obus de 150 allume un incendie dans les sous-sols du collège, un autre met le feu à un dépôt d'essence d'où jaillissent des flammes terrifiantes, pendant qu'une pluie de balles s'abat sur la cour du collège pour empêcher toute circulation et tout déplacement de nos postes.

A 14 heures, tout se tait et, quelques instants après, on aperçoit au loin, vers le nord-est, les colonnes nationalistes qui retraitent sur leurs cantonnements, emmenant avec elles un convoi d'au moins 300 chameaux chargés que les kémalistes espéraient faire rentrer en ville.

L'ennemi de l'extérieur s'est contenté d'agir par le feu, sans prononcer aucune attaque.

Nos pertes sont de : 16 tués, dont 1 officier; 21 blessés, dont 1 officier.

Celles de l'ennemi sont sévères : 37 cadavres sont comptés devant les fronts d'attaque et nous apprendrons quelques jours plus tard, lorsque la ville capitulera, que 102 blessés ont été reçus dans les formations sanitaires turques à la suite du combat du 31 janvier. En outre, 2 prisonniers restent entre nos mains.



AFFAIRE DU 6 FÉVRIER.

Le 6 février, le commandant des forces nationalistes de l'extérieur fait connaître à Euz-Démir qu'il se reconnaît impuissant à forcer le blocus français et qu'il faut envisager la capitulation. Il prescrit toutefois à la garnison de faire un dernier effort pour quitter la ville et spécifie que l'essai de sortie devra avoir lieu avant le 7 février, date après laquelle les troupes extérieures ne pourront plus collaborer.

C'est dans la nuit du 6 au 7, vers 24 heures, que se produit la dernière tentative turque sur notre cercle d'investissement. Le lieu d'attaque est le défilé du Sadjour. Pendant que l'artillerie ennemie tire sur nos organisations au nord et au sud de ce point, un fort groupe, sorti de la ville, essaie de percer par la vallée. Repoussé par les mitrailleuses de la compagnie coloniale qui occupe la position, il se rabat plus au sud où il parvient à déloger un de nos postes; une contre-attaque rétablit la situation, mais, dans l'intervalle, une centaine d'assaillants a pu s'échapper vers l'extérieur.

Une autre tentative, exécutée à l'ouest de la maison du Cheick, est arrêtée net par nos feux et les exécuteurs rebroussent vers la ville.

Le 7 février, à 3 heures, l'ennemi de l'extérieur déclanche une vive fusillade sur nos positions au nord du Sadjour; ce sont des détachements venant d'Ouroum-Evlik que les barrages de notre artillerie tiennent bien vite à distance de nos organisations.

Au lever du jour, tout rentre dans le calme et, cette fois encore, on aperçoit en direction de Nurghane un convoi de mulets chargés de vivres que l'on espérait faire rentrer en ville et qui rebrousse chemin vers Nizib.

La journée du 7 se passe sans incident; vers 20 heures, notre artillerie exécute, avec toutes ses pièces, un tir de surprise, violent et rapide, sur les retranchements turcs; notre adversaire y répond par une fusillade nourrie qui dure plusieurs heures.

#### Capitulation de la ville.

Le 8 février, à 10 heures, deux parlementaires turcs porteurs d'un drapeau blanc se présentent devant nos postes du village kurde; ils sont conduits au P. C. français où ils remettent la lettre suivante :

*A Monsieur le Colonel commandant les troupes françaises  
à Aïn-Tab.*

Excellence,

Nous vous prions de nous indiquer l'heure et l'endroit où nous pourrions nous présenter pour délibérer et déterminer les conditions de soumission de la ville. Nous vous prions aussi de nous envoyer à la barricade de Kozanlı les gardes nécessaires pour nous accompagner chez vous et de donner des ordres pour la suspension des hostilités jusqu'à la fin des délibérations.

(Suivent les signatures de six délégués composant le gouvernement provisoire.)

On demande aux parlementaires ce que sont devenus le mutessarif et le commandant des troupes nationalistes, Euz-Démir. Ils répondent qu'ils ont pris la fuite, mais que le comité nationaliste est toujours à Aïn-Tab et que nous pouvons lui adresser notre réponse.

Réponse :

*A Monsieur le Président du comité nationaliste d'Aïn-Tab.*

Excellence,

Une délégation de la population turque s'est présentée ce matin, à 10 heures, à l'état-major français, apportant des propositions pour la reddition de la ville.



Entrée dans Ain-Tab du général de Lamothe, commandant la 2<sup>e</sup> division.



Les autorités turques, d'Ain-Tab se présentent au général de Lamothe.

Nous avons l'honneur de vous informer que les délégués désignés pour examiner les conditions de soumission seront reçus aujourd'hui, 8 février, à 15 heures (heure française). Ils se présenteront à la barricade de Kozanli, où ils seront reçus par un officier de l'état-major et accompagnés ensuite par un détachement de troupe jusqu'au poste de commandement français.

Il serait désirable que les délégués aient pleins pouvoirs pour accepter, au nom du comité nationaliste et au nom de la population, les conditions de soumission.

Des ordres sont donnés pour que les hostilités soient suspendues dès l'apparition du drapeau blanc à côté du drapeau turc placé sur la citadelle.

(Suivent les signatures du commandant des troupes et du commandant de la zone.)

A l'heure convenue, la délégation turque, composée de six membres, avec, comme président, le docteur Medjid, parlant français, se présente à la barricade de Kozanli; reçue par un capitaine, elle est aussitôt conduite au P. C. de la zone.

Le président nous explique qu'il y a eu révolution en ville turque; le comité nationaliste n'a plus aucun pouvoir, le colonel Euz-Démir est parti et a pu franchir les lignes d'investissement; les autres officiers n'ont plus d'autorité; c'est la population qui reste maîtresse de ses destinées et ce sont ses délégués qui se présentent pour traiter. Le docteur Medjid présente une attestation donnant pleins pouvoirs aux délégués et signée par les notables et chefs de quartier.

Les conditions de soumission, examinées une à une, sont toutes acceptées dans cette seule séance qui prend fin vers 18 heures. La délégation demande qu'avant de les signer il lui soit permis de les porter à la connaissance de la population; il est fait droit à sa requête et le lendemain, 9 février, à 10 heures, le procès-verbal de reddition de la ville est signé des deux parties.

ARMÉE DU LEVANT.

—  
2<sup>e</sup> DIVISION  
Zone d'Aïn-Tab.  
—

*Procès-verbal de reddition de la ville  
d'Aïn-Tab aux autorités militaires  
françaises.*

Les membres soussignés du gouvernement provisoire de la ville d'Aïn-Tab, élus par la population et ayant pleins pouvoirs de cette dernière, déclarent faire leur soumission à l'autorité française et accepter les conditions suivantes :

1<sup>o</sup> Soumission entière de la ville et reconnaissance formelle du mandat français sur le sandjak d'Aïn-Tab, accordé par le traité de paix signé à Sèvres le 10 août 1920.

2<sup>o</sup> Les troupes régulières et la gendarmerie turque sont prisonnières de guerre, mais seront relâchées avec les honneurs de la guerre, en emportant leurs armes, dès que tous les prisonniers français actuellement entre les mains des kémalistes auront été rendus.

Toutefois, les réguliers et irréguliers originaires d'Aïn-Tab et y ayant leur habitation seront laissés en liberté après examen de leur identité.

Il est bien entendu que les honneurs de la guerre ne seront accordés que si la troupe régulière est avec ses chefs, autrement dit si elle est constituée en unités encadrées.

3<sup>o</sup> Remise aux autorités françaises des fusils, mitrailleuses, canons et munitions de toutes sortes. Aucune perquisition ne sera faite en ville turque à la condition que toutes les armes et munitions soient rendues.

Si l'autorité française soupçonnait que des armes ont été cachées, des perquisitions pourraient être effectuées en présence des autorités turques.

Si des armes, de quelque nature que ce soit, étaient trouvées après la date du 20 février, des sanctions sévères seront prises contre les détenteurs. Les officiers turcs conserveront leurs armes.

4<sup>o</sup> Destruction immédiate des fortifications et barricades élevées en ville turque. Le travail devra être terminé le 20 février pour les fortifications importantes désignées par les autorités françaises, et le 28 février pour toutes les autres.

5<sup>o</sup> Il ne sera pas infligé d'amende de guerre. Les réparations et dommages seront fixés ultérieurement par des commissions mixtes.

6<sup>o</sup> Occupation par les troupes françaises de tous les points de la ville jugés nécessaires pour assurer le maintien de l'ordre et la maîtrise de la ville : citadelle, région du Konak, crête de Kurd-Tépé et les issues.

Aucun Arménien armé ne pénétrera en ville turque. Aucun Turc armé ne pénétrera en ville arménienne.

7<sup>o</sup> Reconstitution de l'administration turque qui sera exercée

sous le contrôle français par des fonctionnaires turcs désignés par l'autorité française.

8° Création d'une force de gendarmerie et de police chargée du maintien de l'ordre dans la ville et dans les environs immédiats.

9° Si les conditions ci-dessus n'étaient pas exécutées strictement, des amendes en livres or seront infligées à la ville, des arrestations de notables pourront être opérées et le ravitaillement sera suspendu.

10° Amnistie pour les chefs nationalistes et agitateurs originaires d'Aïn-Tab et habitant actuellement la ville.

Respect absolu des personnes, des propriétés et des religions.

11° Ces conditions commenceront à entrer en application à la date de la signature, aujourd'hui, 9 février 1921.

*Le lieutenant-colonel commandant  
les troupes françaises,*

ANDRÉA.

*Le gouverneur provisoire d'Aïn-Tab,  
Docteur MENND.*

*Le lieutenant-colonel commandant  
la zone d'Aïn-Tab.*

ABADIE.

*L'interprète du sandjack d'Aïn-Tab,  
MEDGIDDINE.*

*Le chef religieux, EAKHTIDDINE.*

*Les notables, docteur IBRAHIM, NOURY bey, KIAMEL-KULEKDCI*

x x

Ainsi se termine une lutte longue de six mois qui, à certains moments, a donné de sérieuses inquiétudes au commandement. Le succès est dû à nos braves soldats, français et indigènes, qui, comme leurs anciens du front français, ont supporté les plus grandes privations, les plus grosses fatigues et se sont battus avec tout leur cœur et toute leur énergie pour le triomphe de la cause française.

Admirables soldats, encadrés par des sous-officiers et des officiers ayant tous fait la guerre en France; ces derniers ont continué à se battre au Levant sans

s'être reposés après l'armistice du front français et sans cependant avoir montré la moindre lassitude morale.

La bravoure et le dévouement des uns et des autres méritent entièrement les éloges qui leur ont été adressés par les autorités et que nous nous faisons un devoir de reproduire ci-après :

**1<sup>o</sup> Félicitations du général de Lamothe, commandant  
la 2<sup>e</sup> division.**

La ville d'Aïn-Tab a capitulé le 9 février.

Ce brillant succès couronne les magnifiques et incessants efforts de six longs mois des vaillantes et inlassables troupes qui, tour à tour, sans repos, montaient la garde sur les hauteurs dominant la ville, faisaient la navette de Sadjour à Aïn-Tab, couraient au devant de l'ennemi de l'extérieur pour le refouler, soit sur Marache, soit sur l'Euphrate.

L'armée du Levant tout entière est pleine d'admiration pour les braves qui ont préparé cette action et n'ont jamais douté, même dans les moments critiques, du succès final.

La France avait les yeux fixés sur eux; elle n'en attendait pas moins de ses soldats.

Le général commandant la division est fier de commander à d'aussi belles troupes, dignes de celles de la Grande Guerre.

Aux marsouins, aux tirailleurs algériens, tunisiens, sénégalais, qui, de leurs poitrines et de leurs baïonnettes, ont formé autour de la cité une barrière infranchissable sur laquelle, chaque fois, sont venus se briser les assauts nombreux et furieux d'un ennemi fanatique;

Aux artilleurs, spahis, sapeurs, équipages de chars qui ont su admirablement seconder leurs camarades fantassins;

Aux conducteurs du train qui ont accompli modestement, mais si vaillamment, leur métier parfois ingrat;

Aux officiers et gradés de toutes armes qui ont su maintenir dans leurs unités, même aux jours les plus sombres, un moral inébranlable,

Le général adresse ses remerciements émus et ses plus chaleureuses félicitations.

Le sacrifice de ceux qui sont tombés, tant à Aïn-Tab que sur les hauteurs environnantes et dans la vallée du Sadjour, n'a pas été vain; il a vivifié dans le cœur de leurs frères d'armes les plus belles vertus guerrières : courage, énergie, ténacité, esprit de sacrifice, volonté de vaincre, qui leur ont donné le succès.

**2° Félicitations du général Garnier-Duplessis, commandant provisoirement en chef l'armée du Levant.**

Aïn-Tab a capitulé le 9 février.

Le général en chef est heureux de porter à la connaissance de l'armée cet important succès qui est le couronnement des magnifiques efforts déployés depuis six mois par les troupes d'investissement.

Malgré l'acharnement de la défense et les tentatives désespérées des forces kémalistes, venues d'Anatolie et de l'est pour rompre nos lignes ou enlever nos convois, la garnison d'Aïn-Tab est aujourd'hui prisonnière de guerre, la ville a fait sa soumission et reconnu formellement le mandat de la France.

C'est un rude coup porté aux kémalistes pour qui la résistance d'Aïn-Tab était devenue comme le symbole de leur refus de se soumettre aux décisions de l'Entente.

Aux belles et vaillantes troupes de la colonne d'Aïn-Tab, le général commandant en chef exprime sa profonde gratitude et adresse ses chaleureuses félicitations. Elles ont maintenu très haut, dans ce lointain pays, le prestige de la France victorieuse; elles ont imposé leur volonté à leurs rudes adversaires malgré les fatigues, les privations, les rigueurs du climat et l'infériorité du nombre. Leur bravoure et leur ténacité n'ont d'égales que leur abnégation et leur esprit du devoir.

Fantassins, artilleurs, cavaliers, sapeurs, aviateurs, chars d'assaut et services ont rivalisé d'efforts dans cette lutte opiniâtre.

Tous ont part à l'honneur.

**3° Télégramme de félicitations du Ministre de la guerre.**

Je vous prie, au nom du gouvernement, de transmettre vives félicitations pour le succès dû à leur endurance et à leur bravoure, en dépit des rigueurs du climat et des attaques de l'ennemi, aux troupes qui ont pris part aux opérations d'Aïn-Tab et aux chefs qui les ont dirigées d'une façon si brillante.

NOTA. — A la suite de ce télégramme, le général Gouraud, haut-commissaire de la République en Syrie et commandant en chef l'armée du Levant, retenu en France, joignait ses félicitations personnelles à ses braves troupes.

Et nous terminerons par l'extrait ci-après du rapport de quinzaine du général de Lamothe, commandant la 2<sup>e</sup> division du Levant :



Aïn-Tab a capitulé le 9 février.

Devant cet événement, tous les autres s'estompent et passent au second plan.

La lutte a été acharnée, parfois angoissante.

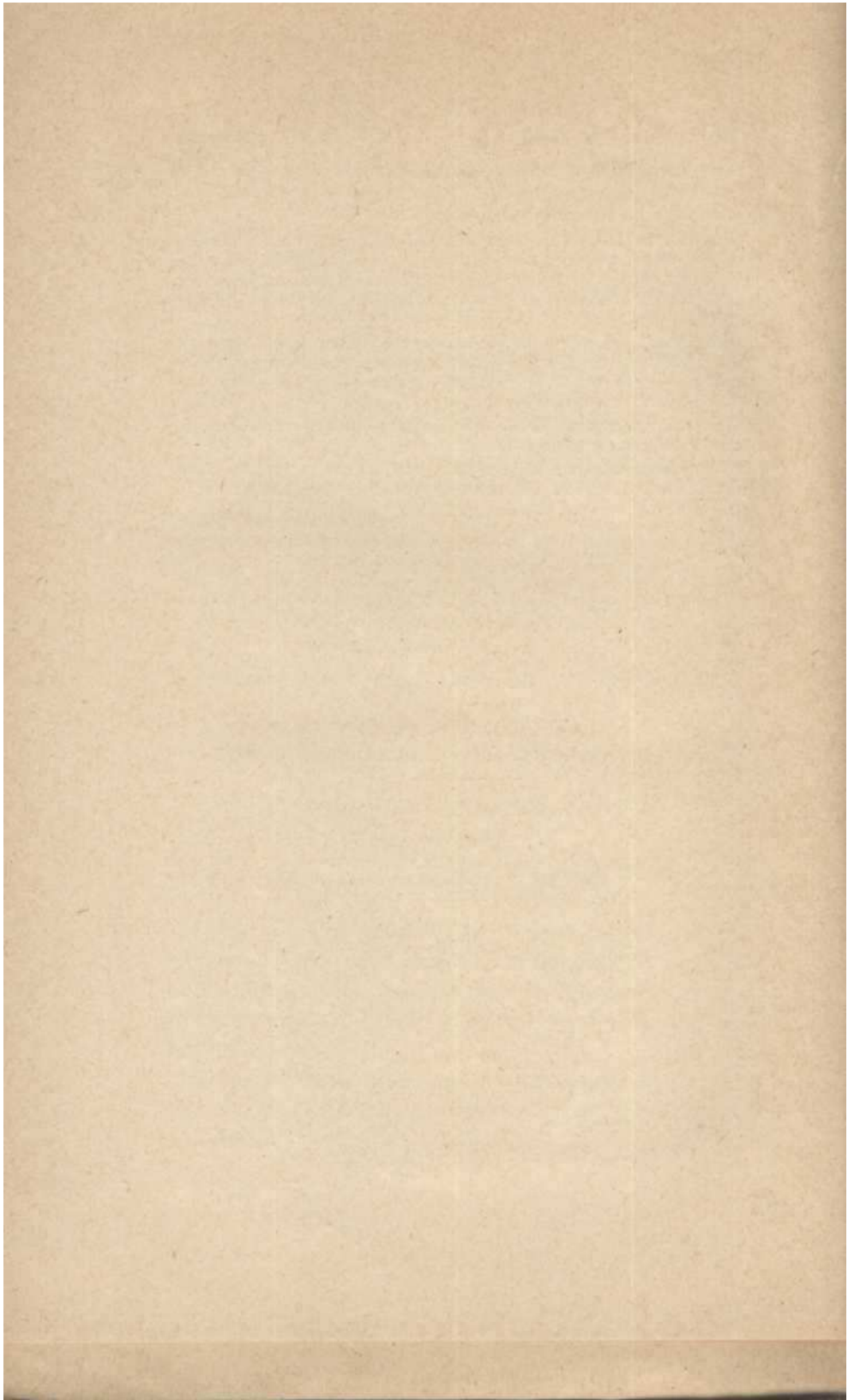
La colonne d'Aïn-Tab, dont l'effectif maximum n'a jamais dépassé 6.000 rationnaires, devait, avec ses seuls moyens, constituer et garder, face à l'ennemi extérieur et face à l'ennemi intérieur, des lignes d'investissement d'un développement de plus de 20 kilomètres.

Elle devait, en même temps, assurer à deux étapes son ravitaillement et ouvrir la route à ses convois par des combats, dont certains — celui du 19 janvier par exemple — ont pris des proportions de vraies batailles.

Du commencement à la fin, nos soldats ont été merveilleux de bravoure, d'entrain et de confiance.

Ils ont remporté une belle victoire et ils peuvent inscrire fièrement le nom d'Aïn-Tab sur leurs drapeaux et leurs étendards.

---



## TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
AVANT-PROPOS .....	5
<b>PREMIÈRE PARTIE.</b>	
<b>CHAPITRE I<sup>er</sup>.</b>	
Première colonne d'Aïn-Tab (25 mars-5 avril 1920).....	11
<b>CHAPITRE II.</b>	
<b>Colonne de l'est.</b>	
Première période (9 au 15 avril 1920).....	28
<b>CHAPITRE III.</b>	
<b>Colonne d'Arab-Pouzar.</b>	
Première période (15 avril au 4 mai 1920).....	33
<b>CHAPITRE IV.</b>	
<b>Colonne de l'est.</b>	
Deuxième période (4 au 12 mai 1920).....	54
<b>CHAPITRE V.</b>	
<b>Colonne d'Arab-Pouzar.</b>	
Deuxième période (13 mai-25 juin).....	61
<b>CHAPITRE VI.</b>	
<b>Evacuation des postes de l'est.</b>	
1 <sup>o</sup> Tel-Abiad, Kul-Tépé, Arab-Pouzar .....	69
2 <sup>o</sup> Evacuation de Biredjik.....	78
3 <sup>o</sup> Evacuation de Djirablouse.....	79
<b>CHAPITRE VII.</b>	
Colonne du Sadjour.....	82
<b>DEUXIÈME PARTIE.</b>	
<b>CHAPITRE VIII.</b>	
<b>Deuxième colonne d'Aïn-Tab.</b>	
Période du 9 août au 7 septembre 1920.....	89
Marche sur Aïn-Tab.....	92
Remarques sur le dispositif de marche.....	95

	Pa. es.
<b>CHAPITRE IX.</b>	
Affaire de Samkeu-Deulluk.....	115
Affaire de Kizil-Hissar.....	119
Colonne de Nizib.....	123
<b>CHAPITRE X.</b>	
<b>Période du 8 septembre au 20 novembre 1920.</b>	
Situation au 8 septembre.....	131
Renseignements sur les formations kémalistes.....	152
Renseignements sur les Tchétés.....	134
Renseignements sur Ain-Tab.....	154
Protection des convois navettes.....	156
Propagande nationaliste.....	159
<b>CHAPITRE XI.</b>	
Attaque du 12 <sup>e</sup> convoi navette (16 novembre 1920).....	161
<b>CHAPITRE XII.</b>	
Période du 20 novembre au 18 décembre.....	171
Colonne sur Nizib.....	175
<b>CHAPITRE XIII.</b>	
Période du 18 décembre 1920 au 9 février 1921.....	181
Attaque du 20 décembre.....	186
Affaires de Kara-Heuyuk, Eté-Bey (23 décembre).....	189
Attaque du 19 <sup>e</sup> convoi navette (18 et 19 janvier 1921).....	196
Organisation et marche du détachement de secours.....	202
Situation dans Ain-Tab turque.....	205
Démonstration par les chars de combat sur le secteur sud-ouest de la ville (25 janvier).....	207
Capitulation de la ville.....	212

## Imprimerie et Librairie militaires CHARLES-LAVAUZELLE & C<sup>te</sup>

SOCIÉTÉ EN COMMANDITE PAR ACTIONS AU CAPITAL DE 3.500.000 FRANCS  
PARIS, 124, Boulevard Saint-Germain (8<sup>e</sup>) — NANCY, 53, rue Stanislas — 62, Avenue Baudin, LIMOGES

- Colonel DESCOINS. — *Etude synthétique des principales campagnes modernes, à l'usage des candidats aux différentes écoles militaires. (5<sup>e</sup> édition). Volume in-8<sup>e</sup> de 454 pages, broché.*..... 9 »
- Capitaine BARANGER, breveté d'état-major. — *Pages d'histoire militaire. Campagnes modernes, traitées dans les conditions fixées par le programme d'admission à l'École de guerre. De 1796 à 1878 (exposé sommaire); Guerre de 1870-71 (étude raisonnée). Volume in-8<sup>e</sup> de 400 pages, broché.*..... 7 50
- Capitaine H. SEIGNOBOSC, lauréat de la Société de topographie de France. — *Cours de topographie générale, à l'usage des officiers et sous-officiers de toutes armes, des élèves des écoles militaires, des explorateurs, des géomètres, etc. Volume in-18 de 392 pages, avec 321 figures et 2 planches.*..... 10 »
- E. DE LARMINAT. — *La Topographie chez l'ennemi. Comment nous dressons la carte du terrain occupé par l'adversaire. Vol. in-8<sup>e</sup> de 96 pages.* 5 »
- ERICH VON FALKENHAYN, général de l'Infanterie. — *Le Commandement suprême de l'Armée allemande (1914-1916) et ses décisions essentielles. Traduction et avertissement par le général A. NIBSEEL. Volume grand in-8<sup>e</sup> de 236 pages, avec 12 cartes hors texte.*..... 24 »
- Général Feld Marschall von HINDENBURG. — *Aus Meinem Leben (Ma Vie), avec préface du général BUAT, traduit par le capitaine KÖLTLZ, breveté d'état-major. Volume grand in-8<sup>e</sup> de 386 pages avec 3 cartes hors texte.*..... 30 »
- L'Angleterre au feu. — *Dépêches de Sir Douglas Haig, mises en français par le commandant breveté GEMRAU. Préface de M. le Maréchal FOCH. Volume grand in-8<sup>e</sup> de 474 pages avec 25 croquis dans le texte et 10 grandes cartes dans une pochette spéciale annexée au volume.*..... 45 »
- Général A. DUBOIS. — *Deux ans de commandement sur le front de France (1914-1916). Deux volumes grand in-8<sup>e</sup> avec 30 cartes ou croquis.*..... 25 »
- Général BAQUET. — *Souvenirs d'un Directeur de l'Artillerie. Les canons, les munitions. Volume in-8<sup>e</sup> de 190 pages.*..... 6 »
- Général CORDONNIER. — *Une brigade au feu (potins de guerre). Volume grand in-8<sup>e</sup> de 415 pages avec 3 cartes hors texte.*..... 12 »
- Général SERRIGNY. — *Réflexions sur l'Art de la Guerre. Vol. in-18 de 205 p.* 5 »
- LUCIEN CORNET, Sénateur. — **1914-1915 : Histoire de la guerre.**  
TOME I<sup>er</sup> : *Des origines au 10 novembre 1914. In-8<sup>e</sup> de 380 pages.*..... 7 50  
TOME II : *Du 10 novembre 1914 au 31 mars 1915. In-8<sup>e</sup> de 360 pages.*..... 7 50  
TOME III : *1915. L'Italie, la Russie, les Dardanelles. In-8<sup>e</sup> de 344 pages.*..... 9 »  
TOME IV : *1915. Le front de France, les Balkans. In-8<sup>e</sup> de 386 pages.*..... 10 »  
TOME V : *La situation intérieure chez les belligérants d'avril à novembre 1915. 436 pages.*..... 10 »  
TOME VI : *La situation intérieure chez les belligérants de novembre à fin décembre 1915. In-8<sup>e</sup> de 395 pages.*..... 10 »
- Commandant P.-Louis RIVIÈRE. — *Ce que nul n'a le droit d'ignorer de la guerre. Volume in-8<sup>e</sup> de 60 pages.*..... 2 50